

# Guerre, morale, propagande et psychologie sociale

## Notes sur la possibilité et la légitimité des guerres

### **I. Guerre et psychologie sociale**

**I. a. Obéissance, désengagement moral et légitimité**

**I. b. Conformisme et influence du groupe**

**I. c. Anonymat et désindividuation**

### **II. Justification de la guerre et la création de la figure de l'ennemi**

**II. a. Principes classiques de la propagande de guerre**

**II. b. Création de la figure de l'ennemi : prophétie autoréalisatrice et idéologie occidentale**

**II. c. Déshumanisation, dépersonnalisation, stéréotypie et autres tactiques permettant la création de la figure de l'ennemi**

**II. d. Poids des stéréotypes sur l'aperception du réel**

**II. e. Sophismes utiles à la propagande**

### **III. L'ennemi irakien : étude d'un cas de création de l'ennemi de justification de guerre**

### **IV. En guise de conclusion : une interprétation de la nouvelle figure de l'ennemi, le terroriste islamiste**

### **V. Bibliographie**

L'objectif de cet article est, plutôt que de donner une théorie de fond ou, au contraire, une analyse dans le détail du fait guerrier dans sa relation avec la psychologie sociale, de lancer des pistes de réflexion et d'offrir un certain nombre d'éléments et de grilles de lecture pouvant être articulés et utilisés pour envisager la place de la guerre, de la *logique de guerre*, dans notre société.

La guerre n'a rien de spontané, ni du point de vue matériel (la logistique), ni du point de vue psychologique ou social. C'est particulièrement sur cet aspect psychosociologique de la formation au meurtre et au métier des armes ainsi qu'à la légitimation de la guerre que nous voudrions nous arrêter dans un premier temps. Nous nous pencherons ensuite sur les techniques de propagande visant à créer la figure de l'ennemi (en nous référant à l'imaginaire « occidental ») et à légitimer la guerre pour analyser, dans un troisième temps, le cas de la guerre d'Irak<sup>1</sup>.

### **I. Guerre et psychologie sociale<sup>2</sup>**

René Girard l'a suffisamment souligné, tuer est un interdit culturel universel si l'on en juge par les dispositifs de contrôle et de limitation de la violence mis au point par tous les groupes humains (et censés pallier l'absence des rituels instinctifs dont nous avons parlé plus haut) ; à l'exception de quelques individus pervers ou de situations exceptionnelles (la guerre en est-elle vraiment une ?), aucun être humain ne trouve « normal », « évident » ou « facile » d'ôter la vie, *a fortiori* à l'un de ses congénères. Au point que, même durant des situations de combats extrêmement violentes, et contrairement à la croyance qui veut qu'en situation périlleuse, l'agressivité se manifeste spontanément, naturellement, peu de soldats font usage de leurs armes, comme le soulignent Joanna Bourke<sup>3</sup> et Philippe Masson<sup>4</sup>. Pour convaincre un homme de tuer ou, plus précisément, le formater à l'action de tuer, il faut donc jouer sur :

- le statut culturel, moral, symbolique, psychologique et social de la victime, de l'ennemi ;
- le statut culturel, moral, symbolique, psychologique et social du tueur ;
- le statut culturel, moral, symbolique, psychologique et social de l'acte lui-même ;
- et le statut moral de la situation : la guerre en général, la guerre où le tueur est impliqué en particulier.

De tous temps, et en particulier dans les systèmes de conscription ou dans les systèmes politiques liés à l'idée de contrat et de volonté populaire, c'est-à-dire d'une certaine responsabilité collective rationnelle, le soldat a dû être préparé à se battre, soit par la vertu de rites proprement religieux ou initiatiques marquant un changement de mode dans l'esprit du guerrier (et de la société,

<sup>1</sup>Nous ne traitons donc pas ici de guerre informationnelle et psychologique.

<sup>2</sup>Nous utilisons ici les ouvrages suivants : LEYENS, JEAN-PHILIPPE, *Psychologie sociale*, Hachette, Paris, 2005 ; GUEGUEN, NICOLAS, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Dunod, Paris, 2002 ; MAISONNEUVE, JEAN, *Introduction à la psychosociologie*, PUF, Paris, 1985 ; FISCHER, GUSTAVE-NICOLAS, *La Psychologie sociale*, Seuil, Paris, 1997, WESTEN, DREW, *Psychologie. Pensée, cerveau et culture*, De Boeck, Bruxelles, 2000 ; et enfin un excellent ouvrage de vulgarisation, très stimulant CICCOTTI, SERGE, *150 petites expériences de psychologie pour mieux comprendre vos semblables*, Dunod, Paris, 2004.

<sup>3</sup>BOURKE, JOANNA, *Le seduzioni della guerra. Miti e storie di soldati in battaglia*, Carocci, Roma, 2001. Bourke cite le chiffre de 25% de soldats actifs en combat !

<sup>4</sup>Voir MASSON, PHILIPPE, *L'Homme en guerre*, édition du Rocher, Paris, 1997.

du point de vue juridique, moral, etc. : « l'état de guerre »<sup>5</sup>), soit par une formation, par l'intégration dans une sociabilité nouvelle qui « l'enrôle », lui donne à la fois la capacité technique et la capacité psychologique et sociale d'agir de manière conforme aux exigences des conflits armés. Nous reviendrons sur les aspects religieux, « imaginaires » et techniques plus loin. En ce qui concerne la capacité psychologique de tuer, elle est axée sur la formation de l'image de l'ennemi ainsi que sur le comportement et les représentations, les croyances du combattant.

Bien entendu, ce que l'on attend d'un soldat varie selon son rôle précis dans les opérations, le type de guerre et les cultures. Par exemple<sup>6</sup>, la formation des hoplites de Sparte, des phalangistes macédoniens, puis des troupes suisses des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles et les qualités qui leur étaient demandées, ne relevaient pas seulement d'un souci d'efficacité, mais aussi d'une vision de la société et de la guerre même, du type d'effort « légitime » à y produire : les phalangistes étaient des citoyens, (en théorie) politiquement égaux et, jusqu'à un certain point, statutairement égaux ; la vision valorisée de la guerre était celle, longtemps qualifiée d'« occidentale » du choc direct et de la bataille décisive ; la technique « légitime » s'opposait à la vision homérique du duel aristocratique (en char ou à cheval) où l'individu domine puisque c'était l'effort, la poussée collective, une étroite coordination ainsi qu'un soutien effectif (le bouclier accroché au bras gauche protégeant non pas le porteur du bouclier, mais son camarade à sa gauche) et psychologique qui primaient, dans la mesure où le choc d'une brutalité inouïe, la rencontre des rangées de soldats menait à un moment ou à un autre à une débandade qui tenait moins au nombre de victimes qu'à la résistance psychologique à l'assaut. Le plus grand nombre de victimes résultait de la fuite et des attaques de l'infanterie légère, plus mobile que les porteurs d'armure lourde qu'étaient les phalangistes. Tout oppose la mentalité et les compétences du phalangiste à la mentalité et aux compétences des héros homériques ou des chevaliers médiévaux. De même que tout les oppose au cavalier mongol, à l'origine chasseur et éleveur, qui tue à distance, harcèle et manœuvre le troupeau. Mieux : quoi de commun entre ce qui est demandé au soldat des tranchées de la Première Guerre mondiale et au soldat postmoderne ? Et, de fait, quoi de commun entre la mentalité du jeune soldat nationaliste et rêveur (du moins, au début) de *À l'ouest rien de nouveau* et le soldat-technicien des opérations chocs postmodernes ? Mais ce que nous voulons évoquer ici, c'est ce qui est en deçà de ces aspects culturels, des modes d'« expressions » de la guerre, ce qui les traverse, c'est-à-dire la transformation d'un homme « normal » en soldat, à tout le moins en homme capable de tuer dans le cadre strict des activités militaires.

Outre l'usage de la discipline classique (la contrainte à la Frédéric II, avec ses punitions et violences physiques), il est clair que c'est sur un certain nombre de tendances innées et souvent renforcées par des apprentissages que la formation de soldat va s'ancrer et se développer ; il va falloir à la fois libérer son agressivité et la contrôler, le conditionner, l'amener « à éviter de le mettre en situation où il ait un choix entre tirer et ne pas tirer<sup>7</sup> ». Ces tendances inconscientes bien utiles à l'exercice des métiers de la guerre sont l'**obéissance**, le **conformisme** (notamment au sein de **groupes**) la « **désindividuation** » et les comportements en situation d'**anonymat**. Nous nous pencherons aussi sur le **désengagement moral**. Quelques expériences de psychologie sociale s'avèrent particulièrement intéressantes pour comprendre ces tendances, et donc la manière dont on peut les exploiter. La première est bien entendu celle de Milgram<sup>8</sup>.

### **I. a. Obéissance, désengagement moral et légitimité**

**L'expérience de Milgram** : Une petite annonce était placée dans les journaux, demandant des volontaires pour une expérience de psychologie ayant pour objet la mémoire. L'expérience durait à peu près une heure, était rétribuée par une modeste somme d'environ 4 dollars et se déroulait dans les locaux de la prestigieuse université de Yale. Les sujets, de toutes classes sociales et de tous métiers, arrivaient par deux. On leur faisait tirer leur rôle au sort (un élève et un moniteur) et on leur expliquait le principe de l'expérience, qui était fort simple : l'un des deux, l'élève, allait devoir

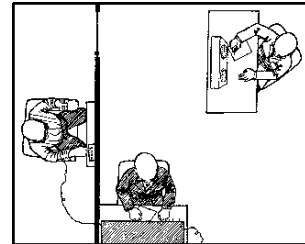
<sup>5</sup>BOUTHOU, GASTON, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Payot, Paris, 1991.

<sup>6</sup>Voir pour plus de détails sur ces exemples, DELBRÜCK, HANS, *History of the Art of War, The Dawn of Modern Warfare*, vol. 4, University of Nebraska Press, 1990 ainsi que le troisième volume, *Medieval Warfare*, même auteur, même éditeur où Delbrück décrit beaucoup le statut et la mentalité des militaires ; JONES, ARCHER, *The Art of War in the Western World*, University of Illinois Press, Chicago, 2001, qui présente une synthèse passionnante de l'évolution de la stratégie ; ARCHER, CHIRSTON I., FERRIS, JOHN R. (coll.), *World History of Warfare*, University of Nebraska Press, Lincoln, 2002 ; SIDEBOTTOM, HARRY, *Ancient Warfare. A very short introduction*, Oxford University Press, 2004 ; KEEGAN, JOHN, *Histoire de la guerre. Du néolithique à nos jours*, L'esprit frappeur, Paris, 2000.

<sup>7</sup>FRESARD, JEAN-JACQUES, *Origines du comportement dans la guerre. Révision de la littérature*, CICR, octobre 2004, <http://www.cicr.org>, p.59. WATZLAWICK, PAUL (s.d.), *L'invention de la réalité. Contribution au constructivisme*, Points, Seuil, Paris, 1988.

<sup>8</sup>Voir pour plus de détails, MILGRAM, STANLEY, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, Paris, 1974.

préalablement apprendre par cœur une série de couples de mots (un substantif et son adjectif) et les restituer au second, le moniteur. En cas d'erreur, celui-ci était chargé d'envoyer une punition sous forme de décharge électrique. Ces décharges allaient de 15 volts en 15 volts, en s'additionnant, jusqu'à former une décharge finale de 450 volts. Le dispositif de l'expérience initiale était le suivant : le moniteur s'asseyait derrière une sorte de grand clavier et posait les questions dans un micro. À ses côtés, un scientifique, habillé d'une blouse blanche, contrôlait les opérations, sans jamais intervenir, sauf si le moniteur s'adressait à lui. Il avait alors une série de phrases stéréotypées à dire, du type : « Continuez, s'il vous plaît. », « L'expérience exige que vous continuiez. », « Il est absolument indispensable que vous continuiez. », « Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer. ». Dans une autre pièce, donc hors de la vue du moniteur, l'élève était sanglé à une sorte de chaise électrique ; lui aussi répondait dans un micro. L'élève – en fait un acteur, le tirage au sort étant truqué – se trompait très vite et le moniteur lui envoyait les décharges – heureusement factices, ce que le moniteur, sujet naïf, ignorait. Bien entendu, l'élève manifestait sa douleur croissante. Vers 150 volts, il se mettait à hurler puis à invoquer un problème cardiaque. Vers 250 volts, il ne disait carrément plus rien, ne répondait plus aux questions, ne se manifestait plus d'aucune manière, ce qui pouvait signifier qu'il était mort ou évanoui.



Près de 65% des moniteurs allèrent, malgré les cris, les plaintes puis le silence, jusqu'à 450 volts. Il est à signaler qu'ils ne manifestaient aucun plaisir à la tâche mais plutôt un malaise, une angoisse, une tension et une inquiétude de plus en plus importants au fur et à mesure que l'expérience avançait. Nombre d'entre eux essayaient de souffler les réponses ou de passer des questions, ou encore engueulaient l'élève ; tous ou presque interpellèrent le scientifique plusieurs fois pour lui demander s'il n'était pas plus prudent d'arrêter l'expérience. Surpris par le taux d'obéissance énorme, Milgram fit plusieurs variantes de son expérience.

**V1** : L'expérience se déroulait non plus dans la prestigieuse université de Yale, mais dans un garage. Aucune différence remarquable ne se manifesta quant au taux d'obéissance.

**V2** : Au lieu d'être dans une autre pièce, l'élève se trouvait assez proche du moniteur, voire à côté de lui ; le moniteur devait aussi rattacher sa victime qui s'était détachée suite à un choc électrique violent. La proximité et le contact physiques firent diminuer de façon notable le taux d'obéissance.

**V3** : Au lieu d'un scientifique contrôlant l'expérience, il y en avait deux ; ceux-ci, arrivés au moment crucial des plaintes de l'élève, se disputaient pour savoir s'il fallait ou non arrêter l'expérience ; ici aussi, le taux d'obéissance diminua fortement ; si l'un des scientifiques était d'un statut hiérarchique supérieur à l'autre, c'est à l'avis de ce dernier que le moniteur avait tendance à se plier.

**V4** : Le scientifique ne se trouvait pas sur place, mais le moniteur pouvait le joindre par téléphone ; on observa qu'alors les moniteurs, s'ils continuaient l'expérience, cessaient de monter dans les voltages ou passaient des questions.

**V5** : Le scientifique prenait la place de l'élève et l'expérience était reprise à zéro ; arrivé aux 150 volts, le scientifique se comportait exactement comme l'élève ; le taux d'obéissance diminuait fortement.

**V6** : Le moniteur lit les mots, ordonne les décharges, mais c'est un autre individu qui abaisse la manette ; la tâche est donc divisée. Dans ce cas, 37 personnes sur 40 vont jusqu'aux décharges les plus extrêmes.

On peut résumer très synthétiquement ces résultats dans un petit tableau :

<b>Facteurs augmentant l'obéissance</b>	<b>Facteurs diminuant l'obéissance</b>
Éloignement des victimes, leur non-perception	Proximité physique, contact physique avec la victime
Cohérence au sein de l'autorité	Incohérence au sein de l'autorité
Proximité de l'autorité	Distance de l'autorité
Division, parcellisation de la tâche	

On constate, dans cette expérience, que non seulement l'obéissance n'est pas « automatique » (les sujets souffrent véritablement d'obéir, même s'ils le font jusqu'au bout) ; que, d'après les entretiens mêmes avec les sujets observés, elle est basée sur une croyance profonde dans la légitimité du scientifique – l'autorité – comme des objectifs pour lesquels celui-ci travaille ou qu'il représente (une légitimité, selon le classement de Weber, de type rationnel/traditionnel dans le contexte occidental), cette légitimité permettant un *report de la responsabilité* sur le supérieur hiérarchique. Il faut aussi préciser que l'élève n'a pas fait l'objet d'un travail de déshumanisation, que les sujets n'ont aucun ressentiment vis-à-vis de lui, ni n'ont été conditionnés à le haïr, pas plus qu'ils n'ont d'intérêt ou ne subissent des contraintes qui expliqueraient leur obéissance. L'expérience de Milgram montre donc que la plupart des individus obéissent à des ordres graves (comme torturer et tuer un individu) sans envie de le faire, ou encore plaisir et intérêt rationnel à le faire, et sans même que le statut de la victime ou qu'une implication affective préalable de leur part n'ait été préparée. Comme on l'a mentionné, il suffit d'une double croyance : celle dans la légitimité du donneur d'ordre (le scientifique)

et dans la légitimité de l'acte (l'expérience, avec sa méthode et ses rites, ainsi que l'idéologie – ici, le progrès, la rationalité – dans laquelle elle s'intègre, dont elle relève). On voit aussi que les sujets obéissent davantage si la victime est hors de portée physique, c'est-à-dire que l'empathie est plus difficile, voire la conscience des conséquences de l'acte plus diffuse. Il en va de même si la tâche est morcelée ; en effet, dans ce cas, le sentiment de responsabilité semble se diluer, se passer comme une patate chaude.

Dans un article<sup>9</sup> fort stimulant, Zimbardo, le père de la fameuse expérience de la *Prison de Stanford*<sup>10</sup>, tire quelques conclusions de l'expérience de Milgram. Il en déduit dix aspects<sup>11</sup> constitutifs d'une situation – et donc d'une méthode – où un homme normal ferait les pires choses :

1. *Présenter une justification rationnelle, à tout le moins acceptable pour engager l'individu dans une action indésirable.* Par exemple, la patrie, les lieux saints ou le « mode de vie » sont mis en danger ; la conquête d'un espace vital est nécessaire à la survie du groupe ; le retour sur la terre originelle est mentionnée dans les textes sacrés ; ou encore, tout simplement, le moment le plus paisible de la vie, les vacances, est menacé par des attentats terroristes.
2. *Mettre au point une forme d'obligation contractuelle.* Par exemple, la notion de citoyenneté, contractualiste par essence, en est une pour les conscrits de la Première Guerre mondiale.
3. *Donner aux participants un rôle qui fasse sens et soit valorisé.* C'est l'un des objectifs de la formation militaire ; cela inclut la densité de sens du rôle de chaque individu dans le groupe, du groupe lui-même et de l'institution ; les mécanismes de distinction, d'identité, d'émulation et d'opposition entre groupes interviennent ici<sup>12</sup>.
4. *Donner des règles de base à suivre.* Les instructions, les procédures, les méthodes, les règlements, les horaires, les chartes, etc. donnent à une institution comme à une action une allure de rationalité qui peut renforcer les justifications rationnelles mentionnées plus haut, et la légitimité même de ceux qui les représentent.
5. *Modifier la sémantique de l'acte ou de l'action.* Zimbardo donne comme exemple, dans le cas de l'expérience de Milgram, le fait de transformer la torture des décharges électriques en une aide pour la mémoire de l'« élève » ; la logique coloniale, développementiste regorge d'exemples de ce genre (nous apportons la civilisation ; nous les soumettons au travail forcé, mais c'est pour leur apprendre le sens du travail, etc.).
6. *Donner la possibilité de diffuser la responsabilité pour les résultats négatifs.* Zimbardo a raison de mentionner « pour les résultats négatifs », car il faut, en terme de motivation, que les résultats positifs puissent être mis à l'actif de l'agent. Ici interviennent l'existence d'une chaîne hiérarchique ou les mécanismes de division des tâches. Mais attention, cette diffusion de responsabilité exige que l'on distingue deux niveaux de responsabilité : le devoir vis-à-vis du supérieur et le fait de rendre compte des conséquences de ses actes<sup>13</sup>.
7. *Faire commencer les actes menant au résultat final par un petit pas anodin.* Le soldat doit être mis en condition par des actes qui l'engagent petit à petit dans la logique de guerre ou de violence. On pense notamment à la formation des SS qui devaient se battre entre eux puis tuer un animal, ou aux Spartiates qui s'entraînaient en tuant des Zélotes (ce qui comprend un processus préalable de déshumanisation des Zélotes).
8. *Organiser l'action de telle manière que chacune des actions ait l'air aussi anodine, sans réelle différence avec les autres.*
9. *Organiser l'action de telle manière que l'autorité « juste » ne devienne « injuste » que graduellement,* de sorte que l'individu se sente impliqué et ne puisse revenir en arrière qu'avec l'insoutenable nécessité de reconnaître qu'il a été stupide ou cruel jusque-là.
10. *Rendre la « sortie », la procédure de sortie difficile, en ne permettant pas les formes de dissentiment verbal.* Dans le cadre militaire, cet aspect fonctionnera plutôt avec la pression du groupe, celui qui se désengage subissant les pressions du groupe et perdant son statut.

---

<sup>9</sup>ZIMBARDO, PHILIP, *A Situationist Perspective on the Psychology of Evil : Understanding How good People Are Transformed into Perpetrators*, 2004, [www.zimbardo.com/downloads/2003%20Evil%20Chapter.pdf](http://www.zimbardo.com/downloads/2003%20Evil%20Chapter.pdf)

<sup>10</sup>Cette expérience avait pour objectif d'observer les comportements d'étudiants jouant pour les uns aux matons, pour les autres aux prisonniers dans une prison reconstituée au sein de l'université de Stanford. Elle devait durer deux semaines et se termina après six jours, tant le sadisme des gardiens et les traumatismes des prisonniers étaient grands – c'est-à-dire tant la logique des rôles avait été intégrée !

<sup>11</sup>ZIMBARDO, PHILIP, *A Situationist Perspective on the Psychology of Evil : Understanding How good People Are Transformed into Perpetrators*, op. cit., p.6-7.

<sup>12</sup>Ce fait est aussi souligné dans HINDE, ROBERT A., PULKINEN, LEA, *Human Agressiveness and War*, 2001, <http://www.pugwash.org/reports/pac/pac256/WG1draft1.htm>, p.9.

<sup>13</sup>BANDURA, ALBERT, *Moral Disengagement! The Perpetration Of Inhumanities*, Stanford University, [www.des.emory.edu/mfp/BanMoralDis.pdf](http://www.des.emory.edu/mfp/BanMoralDis.pdf), p.6.

On trouve quelques exemples très parlants de la mise en oeuvre de ces aspects, de ces techniques dans le film de Paul Verhoeven, *Starship troopers* (par exemple, la sortie humiliante) ou dans celui de Stanley Kubrick, *Full Metal Jacket*.

Considérant l'expérience de Milgram et les conclusions de Zimbardo, on voit donc que le premier aspect que devront travailler les faiseurs de guerres et de guerriers, est précisément celui de la légitimation de l'autorité et de l'institution dans le cadre de laquelle elle prend place. Au passage, on comprend mieux l'enjeu de l'affaire Dreyfus et l'obstination d'antidreyfusards pourtant rigoureusement honnêtes, cela dans le contexte revanchard de l'entre-deux-guerres (1870-1914) et alors que s'instaurait d'une démocratie parlementaire à mythologie égalitariste : si l'armée de conscription, principale institution de la toute jeune III<sup>e</sup> République, censée, avec l'école, former au respect de la nation et défendre celle-ci, reconnaissait son erreur vis-à-vis de Dreyfus et que, de surcroît, elle avait laissé passer le vrai traître, elle se délégitimait au regard des valeurs qu'elle devait préserver et promouvoir. Il en va de même pour le comportement de la Wehrmacht durant la Seconde Guerre mondiale.

En état de guerre comme hors état de guerre, l'armée, en tant qu'institution, doit veiller à se préserver une image morale nette, légitime dans l'esprit des citoyens, c'est-à-dire correspondant à un imaginaire qui, en Occident, et malgré les *cimetières sous la lune* de la guerre 14-18, la violence inouïe, totale de la Seconde Guerre mondiale, ou encore l'horreur non moins totale quoique encore largement sous-estimée des guerres coloniales, oscille entre l'imagerie propre et ordonnée des batailles du XVIII<sup>e</sup>, l'esprit chevaleresque, désintéressé et héroïque d'un Moyen Âge d'épopée, et l'aventure boy-scout, touristique, ludique des soldats « de la paix » en mission humanitaire chargés de sacs de riz et toujours prêts à faire risette avec les petits Africains reconnaissants. L'institution militaire doit, *surtout depuis qu'elle ne peut plus présenter de résultat tangible*, c'est-à-dire une victoire au sens technique du terme (la capitulation ou la destruction de l'ennemi, l'occupation d'un territoire, un gain politique passant pour définitif, etc.), s'assurer une légitimité en terme de valeurs en combat et hors combat. De là les campagnes de publicité, des feuilletons comme *JAG* ou l'aide sans doute involontaire de nombre de jeux vidéo qui donnent à l'acte de combattre un aspect que jamais l'armée n'aurait osé imaginer produire<sup>14</sup> et que les jeux classiques (petits soldats, armes de plastique liés à l'enfance de la gent masculine, etc.) ne pouvaient rendre aussi opérant et *confortable*. Ce rôle de légitimation de l'institution militaire et de l'acte de tuer dans le cadre de cette institution était jadis assumé par les épopées, les mythes, les récits populaires transmis de manière orale ou non, puis par le roman, enfin par le cinéma<sup>15</sup>. Celui-ci, suite au roman, a offert, jusque dans les années 70, de nombreux *topos*, tantôt sur les figures du guerrier (les mauvais soldats plus ou moins bandits ou fanatiques ; le lâche finalement capable, grâce à l'émulation du groupe, d'actes héroïques ; le coupable qui se rachète en se sacrifiant pour son groupe ; l'officier qui, pour l'honneur, coule avec le navire ; le roulard plus ou moins mesquin qui se refait une grande morale dans la camaraderie de front, etc.), tantôt sur la guerre elle-même.

En Occident (sans doute aussi ailleurs, mais sous d'autres formes), le premier message à passer à son propos n'est pas circonstanciel (c'est-à-dire s'appliquant à une guerre en particulier), mais général : la guerre, ce n'est pas ce que l'on croit. Il y a la guerre idéale, la règle, celle que l'institution militaire, les institutions internationales comme l'ONU ou droits-de-l'hommes comme Amnesty International et la société civile souhaitent amener et qu'il faut réaliser, dans la plus pure logique progressiste, et la guerre réelle, l'accident, celle qui, pour chaque belligérant, est belle et bien vécue, toujours imposée et jamais choisie, ou volontaire. Nous évoquerons cet aspect au point 7 de cette définition. Qu'il suffise de dire pour l'instant que cette croyance en une guerre propre, en une guerre éthique – basée sur l'éthique du guerrier – vers laquelle il faudrait tendre, et dont attesteraient certaines pratiques (les guerres hors zones civiles de l'époque des Lumières, l'esprit chevaleresque des épopées, etc.) ou certains comportements, bien réels du reste, est en soi une forme de légitimation de la guerre et des institutions chargées de la faire : en somme, la guerre en soi, et telle qu'elle est, est légitimée par la guerre telle qu'elle pourrait être. On le verra, le droit international de la guerre est ancré dans une sorte de principe de réalité fantasmatique – et d'ailleurs par bien des aspects hypocrites.

---

<sup>14</sup>Nous reviendrons brièvement sur ce sujet, en nous servant d'une étude de SANTOLARIA, NICOLAS, TREMEL, LAURENT (s.d.), *Le Grand jeu. Débats autour de quelques avatars médiatiques*, PUF, Paris, 2004.

<sup>15</sup>Hinde et Pulkinnen mentionnent pour leur part neuf domaines où la guerre trouve, au quotidien, sa légitimité au travers d'une image d'ailleurs loin de ce qu'elle est vraiment dans : (1) les discours et le vocabulaire ; (2) le processus d'assainissement [*sanitisation*] opéré dans les films (caractères violents, gommés ou évadés, mort évacuée par des processus « édulcorants » et autres, etc.) ; (3) les jouets et jeux ; (4) les constructions narratives où l'on minimise les souffrances et l'on met en avant la camaraderie ; (5) le chauvinisme masculin (l'association de la masculinité et de la guerre) ; (6) la propagande ; (7) les caractéristiques nationales ; (8) la religion. Voir HINDE, ROBERT A., PULKINEN, LEA, *Human Aggressiveness and War*, op. cit., pp.10-11.

Enfin, et surtout, la guerre – et donc l'institution chargée de la faire – trouve aussi sa légitimité dans des domaines auxquels elle est parfois tout à fait étrangère ; on peut citer, par exemple, la logique du darwinisme (social, mais pas seulement) et de tous ses surgons (eugénique, racisme, sociobiologie, développementisme, etc.) ou encore dans les textes religieux, mais on entre ici dans des aspects plus contextuels, contingents.

Revenons à Milgram. Le deuxième aspect que doivent travailler les institutions militaires est celui de la division des tâches et de l'éloignement perceptif ou intellectuel des victimes. Car il est une seule chose plus facile que tuer un homme qu'on hait, qu'on méprise ou qu'on considère comme moins qu'un homme : c'est ne pas le voir ou ne pas concevoir qu'on le tue. L'armement, les technologies de repérage comme les techniques administratives permettent admirablement ce coup de force : ne percevoir l'ennemi que comme un point sur un écran, sur une carte, ou que comme une masse informe au sol lorsque l'on est en vol ; diviser l'action de tuer en tâches exécutées par des corps de métier ou des individus différents, parfois même n'appartenant pas à un organisme militaire (comme ces compagnies de logistique civiles et privées en Irak, qui travaillent en sous-traitance pour l'armée) ; ou encore diviser, en théorie, la prise de décision entre les citoyens contractants d'une nation (en l'occurrence démocratique) ; tout cela permet de noyer la mort – les morts – dans l'infinité des gestes quotidiens, dans l'anodin, le *banal*, comme disait Arendt à propos d'Eichmann.

Ces deux *techniques* (division des tâches et report de la responsabilité) ramènent à la théorie du *désengagement moral* de Bandura<sup>16</sup>. Selon lui, pour toute action à accomplir, chaque individu ressent le besoin de se justifier devant sa propre conscience, de juger si cette action est conforme à ses propres standards moraux. Car, en sus de subir les contraintes externes (punitions ou récompenses, etc.) qui accompagnent leurs actions, les individus disposent d'un système d'autorégulation moral interne dont les principes de base sont acquis durant leur socialisation. Ce système leur permet de juger de manière anticipée si leurs actions correspondent à ces standards et peuvent, oui ou non, les satisfaire ou renflouer leur valeur, leur intégrité personnelle [*self-worth*]. Cependant, « les mécanismes d'auto-régulation ne fonctionnent pas sans qu'ils soient activés et il existe bien des manœuvres psychologiques et sociales par lesquelles les auto-sanctions morales peuvent être désengagées des conduites inhumaines<sup>17</sup>. ». Les individus utilisent de véritables tactiques pour se « disculper », c'est-à-dire pour justifier leurs actes même s'ils ne correspondent pas à leurs impératifs principes. Bandura cite huit tactiques de *désengagement moral*<sup>18</sup> :

1. *La justification morale*. C'est le classique prétexte moral du type : « Nous faisons une guerre illégale et meurtrière à l'Irak, mais c'est parce que son dirigeant tue les populations Kurdes » ; « Nous intervenons en Côte d'Ivoire pour protéger nos ressortissants et ramener la paix entre les belligérants ».

2. *L'utilisation de procédures d'euphémisation* [*euphemistic labeling*]. Il s'agit là de la force du langage. On peut assainir une expression en cachant ce qu'elle est (on « élimine » au lieu de « tuer » ; on « pacifie » au lieu de faire la guerre à une guérilla ; les « dommages collatéraux » remplacent les massacres de civils ; etc.). On peut aussi utiliser un style passif : un accidenté dirait alors que « c'est le pylône qui s'est avancé vers ma voiture et l'a heurtée ». Le jargon spécialisé peut aussi être très utile ; Bandura cite l'exemple de Nixon qualifiant avec des termes sportifs (*team-players*) des conspirateurs corrompus.

3. *La comparaison avantageuse*. On opposera les massacres d'autrui aux siens pour les justifier ; on se servira d'une comparaison historique (« Nous avons eu des problèmes de corruption, mais vous en avez eus avant nous quand vous étiez au pouvoir ») ; on trouvera des comparaisons « exonératives » (« Si je ne vends pas ces armes, d'autres le feront ») ; etc.

4. *Le déplacement de responsabilité*. C'est le cas de l'expérience de Milgram où l'on déplace la responsabilité sur le chef, ou encore sur la victime elle-même (« Il n'avait qu'à répondre correctement »).

5. *La diffusion de responsabilité*. Cette tactique renvoie à la division des tâches mentionnée plus haut. On peut aussi ajouter le principe selon lequel quand tout le monde est responsable, personne ne se sent responsable.

---

<sup>16</sup>Nous nous basons ici sur son article BANDURA, ALBERT, *Moral Disengagement/ The Perpetration Of Inhumanities*, op. cit., ainsi que sur BANDURA, ALBERT (coll.), *Corporate Transgressions Through Moral Disengagement*, Stanford University, <http://ethics.bkae.hu/html/documents/Bandura.doc> ; et sur BANDURA, ALBERT, *Institutionally Sanctioned Violence*, <http://www.nospank.net/bandura.htm>. Voir aussi, THAU, STEFAN, AQUINO, KARL, AMERICUS REED II, *Running Head : Self-Regulatory Mechanism of War*, [gsbwww.uchicago.edu/kilts/research/workshop/WorkshopPapers/reed.pdf](http://gsbwww.uchicago.edu/kilts/research/workshop/WorkshopPapers/reed.pdf) qui étudie comment des individus échappent à cette logique et se penche sur les cas de deux véritables héros qui refusèrent d'obéir lors du massacre de May Lai.

<sup>17</sup>BANDURA, ALBERT, *Moral Disengagement/ The Perpetration Of Inhumanities*, op. cit., p.2.

<sup>18</sup>*Ibid.*, pp.3-8.

6. *La distorsion des conséquences ou conséquences hors de portée de la conscience morale.* On peut nier ou requalifier les conséquences, ou encore ne pas les percevoir (le cas du pilote de bombardier).

7. *La déshumanisation.* La déshumanisation correspond à un ensemble de procédures mentales, verbales, comportementales, sociales, etc. par lesquelles un être humain ou un groupe d'êtres humains se voient, soit disqualifiés au sein de l'espèce ou de la culture (les sous-hommes, les cultures africaines barbares sur l'échelle progressiste du colonialisme, etc.), soit rejetés hors de l'humanité, qualifiés d'animaux, d'insectes, de parasites, etc. et perçus comme tels.

8. *La désensibilisation graduée.* Elle consiste en la répétition d'actes qui, pris chacun pour soi, ne paraissent pas graves pour la conscience morale ; cela permet, une fois cette violence « normalisée », d'augmenter l'intensité de cette violence.

Toutes ces tactiques peuvent être utilisées à titre individuel ou à titre collectif, non seulement devant sa propre conscience, mais aussi devant celles des autres. Nous verrons qu'elles sont très utiles pour créer l'image de l'ennemi et, comme le montre Anne Morelli<sup>19</sup> au travers de l'étude de la propagande belliciste, pour justifier, légitimer les guerres.

La tactique 1 est largement employée non seulement pour justifier les guerres, mais aussi pour légitimer l'institution militaire (le rôle humanitaire) ; la tactique 2 est un grand classique médiatique mais qui, dans le cadre de la formation militaire, peut entrer en concurrence avec la tactique 7, pour laquelle des mots durs, crus et méprisants sont nécessaires ; nous avons déjà évoqué la 4 et la 5. Ces tactiques sont insérées dans le discours sur l'armée (et la guerre) mais aussi au sein de l'armée, et dans l'action.

### ***I. b. Conformisme et influence du groupe***

Un autre phénomène intéressant pour comprendre le comportement du soldat et sa formation, est celui du conformisme – celui-ci est d'autant plus intéressant que, contrairement à l'obéissance, il n'est jamais invoqué pour justifier une action. Les célèbres expériences de Ash et Sherif ont démontré que chaque individu, plongé dans un groupe, qu'il subisse ou non ses pressions manifestes, intègre inconsciemment ses normes ; celles de Jones, Wood et Quatrone ainsi que celle de la *procédure de groupe minimal* de Tajfel, que l'individu perçoit son groupe de manière à la fois plus positive et plus complexe relativement à d'autres groupes, même si ce groupe est artificiel.

**L'expérience de Sherif (1936) :** *Quand on observe un point lumineux dans le noir total, on a l'impression que ce point lumineux bouge, ce qui est un effet d'optique (effet autocinétique). Sherif avait demandé aux sujets de son expérience d'estimer la distance parcourue par la lumière, soit seul, soit en groupe, soit seul puis en groupe. On remarque que, seul, l'individu se crée sa propre norme, mais qu'en groupe c'est une sorte de consensus, une norme de groupe qui naît. Les individus ayant été dans un groupe et qui refont l'expérience reproduisent la norme du groupe.*

**L'expérience de Asch (1956, 1971) est la suivante :** *Dans le but officiel de faire une expérience sur les perceptions, des individus sont amenés dans une salle où se trouvent 7 à 9 personnes. Ces personnes sont des « compères », autrement dit, elles sont au courant du vrai but de l'expérience et doivent donner des réponses pré-établies. L'individu « naïf » est assis derrière eux de manière à donner sa réponse en dernier. On présente aux sujets 9 séries de deux cartons, l'un avec une ligne et un autre avec trois lignes. Les sujets doivent tout simplement dire quelle est la ligne du second carton qui a la même hauteur que celle du premier. Les réponses sont évidentes. Les compères donnent, unanimement, une réponse complètement fautive pour deux tiers des cas. Comment va réagir le sujet naïf ? Dans 36% des cas, il donne la même réponse que les compères. Quand Asch, pour comparer et vérifier, refait la même expérience sans compères, le taux de sujets naïfs qui suivent l'opinion du groupe tombe à 2% ! On observe, par contre, que quand le sujet naïf n'est pas isolé, quand un autre est de son bord, le taux de réponses conformes à celles du groupe tombe à 10% ; si celui qui soutient le sujet naïf est un scientifique, alors le taux tombe encore plus bas, à 5%. On observe donc que les sujets ont une tendance considérable à se conformer, du moins officiellement, à l'avis du groupe dont ils font partie, même quand il est manifestement absurde, et cela sans qu'aucune pression ne soit faite sur eux. Mais pourquoi donc ces gens se conforment-ils ? Tout simplement pour ne pas se sentir rejetés du groupe. Du reste, d'autres expériences ont montré que les sujets qui se trouvaient dans leur propre groupe d'appartenance se conformaient plus profondément à l'opinion du groupe – tant ils s'identifiaient à lui.*

**L'expérience de Jones, Wood et Quatrone (1981) :** *Dans une prestigieuse université américaine, on demanda aux membres de quatre grands « clubs de dîneurs » d'évaluer les membres de leur*

---

<sup>19</sup>MORELLI ANNE, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre chaude, froide ou tiède*, Labor, Bruxelles, 2001.

groupe et des trois autres groupes sur des dimensions de leur personnalité telles que « introverti », « extraverti », « humble », « arrogant », etc. On s'aperçut que les membres de chaque groupe voyaient plus de variété, plus de différence entre les membres de leur propre groupe qu'entre les membres des autres groupes. Il fut prouvé que ce résultat n'était pas seulement dû au fait que les membres du groupe se connaissaient mieux, puisque l'on obtenait les mêmes résultats dans de grands groupes où les membres du même groupe se connaissaient moins bien.

**La procédure de groupe minimal de Tajfel (1970, 1981) :** Tajfel formait des groupes avec des gens qui ne s'étaient jamais rencontrés. Comme critère pour former ces groupes, il utilisait un critère minimal, un point commun parfois infime (un hobby, un goût pour le même genre de peinture, etc.) ou un renseignement minimal, voire le hasard (pile ou face). Dès que les groupes étaient formés, les membres tendaient à considérer leur groupe comme supérieur et à avoir un jugement et même une attitude hostiles vis-à-vis des autres groupes.

On comprend aisément que si la création de groupes structurés de manière formelle (les sections, les bataillons, les artificiers, les artilleurs, le génie, etc.) a un but de spécialisation dans l'action, ou d'articulation et d'efficacité tactiques ou stratégiques, elle a aussi une fonction d'intégration et d'encadrement psychologique de manière à fondre groupe d'appartenance et groupe de référence, de resserrer la solidarité autant que la contrôler ; les uniformes (qui à la fois uniformisent, homogénéisent un statut social et distinguent en son sein), les écussons, les mascottes, les surnoms, les fanions, les symboles, les hymnes, les chants, l'« esthétique », les procédures, etc. ne sont pas seulement des moyens de se reconnaître, donc de communiquer et d'agir sur un champ de bataille, mais aussi des moyens par lesquels on crée une identité, un statut qui se substitue aux identités, aux statuts civils (ou les double) et qui est le confluent des nouvelles identités individuelles et de l'identité du groupe. Par la même occasion, on recrée un code moral et une échelle de valeurs – qui permet de juger les autres et de se juger soi-même, si possible à son avantage – à la fois propres à chaque groupe et articulés aux exigences d'efficacité dans l'action de l'ensemble des combattants d'un camp. Cette identité intégratrice est, de surcroît, extrêmement sécurisante – c'est un aspect qu'il ne faut pas négliger. Il a été prouvé que la cohésion du groupe était directement liée à l'efficacité de ce groupe. Même si le style de guerre postmoderne (désormais plus tactique que stratégique et où l'initiative, le *leadership*<sup>20</sup> et l'inventivité au sein de petits groupes d'intervention sont davantage mis en avant) est en train de changer la donne et si certaines cultures militaires (l'aristocratie grecque de la guerre de Troie, la chevalerie médiévale ou les Samouraïs par exemple) s'y opposent, l'efficacité militaire est liée à la capacité d'un groupe à réagir vite selon les directives, c'est-à-dire à faire ce qu'on lui demande, où, quand et comment on le lui demande sans que les questions morales n'interviennent. C'est à cela que sert la cohésion du groupe, et tout ce qui peut la permettre est le bienvenu, en ce compris les relations de compétition avec d'autres groupes ou la création, interne, d'un bouc émissaire, comme on le voit dans le film de Kubrick *Full Metal Jacket*. Les liens entre les membres d'un groupe se solidifient quand ils perçoivent un déviant ou un bouc émissaire. Il va de soi que le même mécanisme fonctionne pour la création, à un niveau national ou international, d'un ennemi, d'une figure de l'ennemi – dans la mesure où cette figure répond à la fois de l'événement auquel est confronté le groupe et, de manière inversée, aux valeurs de ce groupe, mises en cause par l'événement.

### **I. c. Anonymat et désindividuation**



Un autre phénomène observé en psychologie sociale, notamment par Zimbardo, est celui de la « désindividuation » [*deindividuation*], de l'anonymat ou, à tout le moins, du changement d'apparence, lesquels peuvent, eux aussi expliquer la facilité – et donc la facilitation – du meurtre en cas de guerre.

**L'expérience de Zimbardo (1970) :** Dans cette expérience, des femmes devaient délivrer des chocs électriques douloureux à deux autres femmes qu'elles pouvaient voir dans un miroir. La moitié des femmes envoyant les chocs étaient anonymes, le visage caché et désignées par un numéro ; les autres étaient visibles et appelées par leur nom. Or les femmes anonymes délivrèrent deux fois plus de chocs que celles qui étaient identifiées.

<sup>20</sup>En psychologie sociale, la notion de *leadership* renvoie non pas à la chaîne ou à la position hiérarchique, mais à un pouvoir basé sur les capacités d'un individu qui se distingue dans le groupe « par le fait que les autres l'acceptent, c'est-à-dire qu'ils établissent avec lui des relations telles qu'une fonction de meneur lui est attribuée et que les autres le suivent ». FISCHER, GUSTAVE-NICOLAS, *La Psychologie sociale, op. cit.*, p.241. Pour continuer dans les références cinématographiques, on en a un exemple dans *La Bête de guerre* de Clint Eastwood.



*L'expérience fut répétée de nombreuses fois, avec le même résultat. Les conclusions de Zimbardo sont sans appel : « Tout ce qui rend quelqu'un anonyme, permet que personne ne sache qui il est, crée pour cette personne un potentiel d'agissement néfaste et une permission à laisser libre cours à la violence<sup>21</sup>. »*

Une autre expérience est aussi parlante sur ce sujet, celle de Fraser :

**L'expérience de Fraser (1974) :** *Fraser avait organisé une fête d'Halloween pour une école primaire ; elle offrait une série de jeux qui permettaient de remporter les jetons, lesquels permettaient d'acquérir des cadeaux. La moitié des jeux ne présentaient aucun aspect agressif, alors que l'autre moitié exigeait que les concurrents fussent physiquement agressifs pour gagner la compétition. Durant la première partie des jeux, aucun costume n'était requis ; durant la seconde partie, les enfants portaient des costumes ; durant la troisième, les costumes étaient à nouveau enlevés. On remarqua que l'agression gagnait en intensité quand les enfants portaient leur costume. Et une fois les costumes enlevés, le taux d'agressivité redescendait en dessous du niveau initial (la première partie).*

L'anonymat, qui peut aussi être acquis en étant noyé dans un groupe, comme en témoigne l'expérience de Diener :

**L'expérience de Diener (1970) :** *Durant une fête d'Halloween, Diener et ses collaborateurs observaient les enfants venus, en groupes, chercher des friandises dans une maison. A chaque arrivée d'enfants, isolés ou en groupe, la personne censée distribuer les friandises s'éclipsait, laissant sans surveillance les enfants en présence de ces friandises. Diener et ses collaborateurs notèrent que les enfants venus en groupe avaient deux fois plus tendance que les enfants isolés à voler des friandises. Cela se vérifiait aussi lorsque les enfants demeuraient anonymes (sous leurs déguisements) ; les enfants à qui l'on avait demandé le nom, par contre, volaient beaucoup moins.*

Mais c'est visiblement le changement d'apparence au sens large, et codifié culturellement, qui donne cette aisance psychologique à faire « le mal » ou plus de mal, comme en témoignent, en bande dessinée, les *Marvels* (les fameuses histoires de super-héros) ou en attestent des études anthropologiques faites par John Watson en 1974. Se peindre le visage, se masquer, porter un uniforme semble favoriser la violence, indépendamment de la signification sociale et culturelle de tous ces éléments. Il n'est plus seulement question d'anonymat (les peintures de visage, quoique codifiées, sont souvent individualisées). On rejoint ici les aspects rituels et symboliques de la guerre. Plus généralement, l'uniforme, les changements physiques (rasage des cheveux, peintures « de guerre », etc.) ont pour fonction de signifier le changement d'état et de personnalité, voire de dépersonnaliser. Il faut insister ici sur l'aspect culturel de ces changements et ne pas oublier les aspects utilitaires. On l'a déjà brièvement évoqué plus haut, l'avènement de l'uniforme répond à une logique sociale que Foucault a très bien décrite, et où l'individualité, l'héroïsme personnel du guerrier sont répudiés en faveur d'une logique de puissance de feu commune, mais aussi à des nécessités utilitaires. Quant au côté formel, les uniformes aux couleurs vives du XVIII<sup>e</sup> s'expliquent par la généralisation des armes à feu et par l'utilisation de l'artillerie sur les troupes mêmes et plus seulement lors des sièges ; tout cela faisait beaucoup de poussière et il fallait à la fois pouvoir apercevoir l'ennemi et, pour les généraux, situer les troupes sur le champ de batailles<sup>22</sup> !

En un mot, la formation des soldats et l'institution militaire cherchent d'abord à rendre les soldats techniquement aptes à combattre, ensuite à les rendre dépendants les uns des autres, coopératifs et solidaires<sup>23</sup>, et enfin à les faire obéir, c'est-à-dire, autant que faire se peut, à réduire toute possibilité d'avènement d'une dissonance cognitive ou d'un dilemme moral qui pourrait gêner l'opération, à tout le moins d'assurer qu'une mécanique socio-psychologique ou l'autre, instituée à cet effet, peut se substituer à la réflexivité morale et à ses conséquences comportementales. L'efficacité d'une

<sup>21</sup>ZIMBARDO, PHILIP G., *A Situationist Perspective on the Psychology of Evil : Understanding How Good People Are Transformed into Perpetrators*, op. cit., p.8.

<sup>22</sup>Voir pour cette période JOHNSON, ROBERT, *The Changing Nature of Warfare. 1792-1918. How War Became Global*, Studymates, Sumerset, 2002.

<sup>23</sup>BERTHA, CARLOS, *Moral Psychology in Times of War (in progress)*, [www.usafa.af.mil/df/dfpy/CVs/Bertha/Psyhero.cfm?catname=dean%20of%20faculty](http://www.usafa.af.mil/df/dfpy/CVs/Bertha/Psyhero.cfm?catname=dean%20of%20faculty), p.5. On trouve dans cet article un excellent exemple d'une technique d'entraînement visant à éliminer les scrupules, ou tout simplement l'attention morale des soldats ; des instructeurs faisaient regarder des films à leurs soldats et « après avoir fait regarder une scène particulièrement crue d'un jeune Africain se faisant circoncire sans anesthésie, par exemple, ils demandaient aux soldats de reconstituer le motif qui figurait sur le manche du couteau. Des questions de ce type forçaient les soldats à se détourner de l'aspect moral de la scène et à se concentrer sur ses aspects plus "mondain" [mundane]. Sans doute un tel entraînement devait-il conduire les soldats à mieux agir dans des missions où les soldats auraient à opérer des assassinats parmi les plus froids [cold-blooded killings]. », p.6. Éthicien, Monsieur Bertha rejette heureusement cette pratique.

formation militaire tient à ce que la capacité d'entraide est intrinsèquement liée à la cohésion du groupe, à ce qui rend l'individu obéissant et annule ses capacités de mises en cause morale.

## **II. Justification de la guerre et création de la figure de l'ennemi**

Pour ce qui concerne l'Occident, qui nous intéresse ici, la création de la figure de l'ennemi va être opérée selon une logique de classement, une typologie coloniale, légèrement modifiée par les variations paradigmatiques de la postmodernité. Cette logique va être combinée à l'usage classique de la déshumanisation et de la dépersonnalisation. Un ennemi est à la fois un obstacle et une menace, du point de vue utilitaire et du point de vue axiologique. Il est une figure à l'intersection d'un ensemble de croyances, d'un événement et d'un objectif. Il est donc à la fois utile pour savoir ce

### **À partir de quel imaginaire l'Occident postmoderne construit l'Autre**

1. Le réel est un stock et une matière molle à travailler par les sciences et les représentations ; le réel est donc en chantier ; il est une infinité de possibles à réaliser.
  2. Il n'existe aucun arrière-monde, aucune transcendance, aucun référent précédent, originel, aucune valeur qui ne s'invente, aucune réalité supérieure ou externe à celle de l'agir humain ; il n'existe rien d'autre que les fruits de la volonté humaine ; tout, en ce compris le passé, est et doit être artefact.
  3. Le changement, le provisoire, l'inconstant, le nouveau, le moderne sous toutes leurs formes sont toujours préférables si et seulement s'ils permettent un cycle vertueux de changements, de nouveautés, de provisoire, d'inconstance, de modernité assimilables aux travers des normes de confort, de choix et de désaliénation où ils trouvent légitimité et qu'ils modifient.
  4. Aucune identité n'est fixe, ni donnée de l'extérieur ; l'altérité n'existe que comme variation à partir d'un idéal-type ; le référent est le processus de désaliénation, le progrès ; les jalons sont les réalisations techniques, l'efficacité rationnelle chiffrable, les marques quotidiennes de confort, la quantité et la capacité de choix et d'usage des artefacts dans la mesure où, comme dans le trait 2, elles donnent naissance à accroissement et complexification de l'homogénéité.
  5. L'histoire humaine est un fait de volonté humaine ; elle est articulée autour de la désaliénation, de la nécessité de se libérer de tout ce qui entrave l'autocréation humaine (nature et culture) ; l'Occident est porteur de cette logique.
  6. La sociabilité saine est basée sur l'idée du contrat, l'existence d'un Etat ou d'une séparation entre le pouvoir et les hommes ainsi que d'un marché, et sur une évaluation quantifiable de toutes les actions humaine avec le même jalon.
  7. L'économique, l'échange utilitaire, l'efficacité et les éléments des traits 3 et 4 forment un ensemble axiologique autoréférentiel.
  8. De fait, tout imaginaire, tout ensemble axiologique qui ne se plierait pas à l'arpentage de cet ensemble, ne s'intégrerait pas à sa logique, doit être éliminé ; s'intégrer dans cet ensemble signifie transformer les matrices paradigmatiques des cultures en sous-catégories, en sous-paradigmes, en faits de périphérie sans conséquences, c'est-à-dire en réalités muséales et/ou à seul but utilitaire, comparativiste ; tout autre ensemble axiologique n'est donc acceptable que malléable, représentatif de ce que le processus d'aliénation travaille (donc jalon de comparaison) ; l'altérité est donc rangée, classée par rapport à l'idéal-type (d'ailleurs changeant) ou éliminée. Le procès du Bien et du Mal, ainsi que de toutes les nuances entre les deux, est mené à partir de cet ensemble axiologique.
- On n'a donc pas affaire à un ethnocentrisme classique, mais à un ethnocentrisme basé sur la phagocytose. L'autre est à la fois un élément de comparaison et un chantier dont émerge l'identité occidentale : je crée, je modifie, j'agis donc je suis.

qu'on va faire, comment on va le faire et pourquoi on va le faire. L'ennemi, l'image de l'ennemi change avec la situation et *vice versa*. En Occident, le paradigme même d'ennemi a changé : l'ennemi n'est plus cette nationalisation et cette laïcisation du bouc émissaire, propre à la modernité industrielle et que décrit Henriette Asséo<sup>24</sup>. Il a mué tout en se fondant chaque jour davantage dans la figure de l'Autre, le miroir fait de manques, de frustrations et, donc, de chantiers où l'Occident acquiert son identité par ses façonnements. L'ennemi – le nouveau paradigme de l'ennemi – c'est l'Autre quand il refuse de n'être qu'un miroir et/ou l'Autre quand il renvoie le reflet vide de l'Occident en jouant son jeu avec trop de zèle, en devenant une caricature. C'est le cas des terroristes d'Al

<sup>24</sup>ASSEO, HENRIETTE, *La construction de l'ennemi intérieur en Europe aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, [www.irmcmaghreb.org/publicat/etranger/etranger\\_chapitre3.PDF](http://www.irmcmaghreb.org/publicat/etranger/etranger_chapitre3.PDF)

Quaïda ; c'est le cas du terrorisme lui-même, comme technique, comme jeu de représentation, de contre-représentation.

Pour évoquer la figure de l'ennemi, en sus des éléments apportés par Bandura et les études de groupes, il nous faut maintenant traiter brièvement des processus de **propagande de guerre**, de **stéréotypie**, de **prophétie autoréalisatrice**, de **déshumanisation** et **dépersonnalisation**. Nous évoquerons aussi quelques **sophismes** courants usités par la propagande. Nous développerons ensuite, à l'aide de tous ces éléments, un cas concret, celui de la guerre d'Irak, en utilisant notamment une analyse que nous avons faite au sein de Jibrile lors de la mise en scène de la « victoire » américaine.

## **II. a. Principes classiques de la propagande de guerre**

L'historienne Anne Morelli a montré que les tactiques de la propagande visant à légitimer, à vendre une guerre pouvaient se résumer en une dizaine de points. Nous les citons, en donnons quelques applications à propos du cas irakien (nous le développerons plus loin), puis les commentons<sup>25</sup> :

1. *Nous ne voulons pas la guerre.* Dans le cas de la guerre d'Irak, il s'agissait d'épuiser ou de faire semblant d'épuiser les voies diplomatiques à l'ONU.
2. *Le camp adverse est le seul responsable de la guerre.* C'est par son refus de coopérer et ses liens avec Al Quaïda que l'Irak est responsable de l'attaque américaine. Ce point a souvent été utilisé par les Israéliens et les médias complaisants dans le sens où la série des actes de violence commençait toujours par un attentat palestinien<sup>26</sup>.
3. *Le chef du camp adverse a le visage du diable.* Hussein, jadis dépeint comme un « modernisateur » et un « progressiste » (valeurs positives en Occident) est, durant le lancement de la guerre, dépeint comme un tyran asiatique et comparé à Hitler (jusqu'à la taille de sa moustache qui est retouchée dans *The Times*).
4. *C'est une noble cause que nous défendons, et non des intérêts particuliers.* Ici, les Américains ont utilisé, comme les colonialistes européens avant eux, le *retournement sémantique* de Zimbardo : c'est pour leur bien que nous les agressons. C'est, du reste, le procédé le plus usité de nos jours. Ils évoquent aussi la défense de la démocratie, du peuple kurde, etc.
5. *L'ennemi provoque sciemment les atrocités ; si nous commettons des bavures, c'est involontairement.* Le cas de la torture à Abu Ghraïb est un abus, les assassinats d'otages, un système. On retrouve aussi la déshumanisation de l'ennemi qui fait le mal par sadisme (cause interne), alors que les soldats américains font le mal dépassés ou forcés par la situation (cause externe).
6. *L'ennemi utilise des armes non autorisées.* Il ne s'agit pas ici d'armes (les Irakiens n'en avaient pas !), mais de techniques, en l'occurrence des attentats.
7. *Nous subissons très peu de pertes, les pertes de l'ennemi sont énormes.* Pour ce qui concerne la guerre d'Irak, deux points doivent être soulignés :

### **Qu'est-ce que la propagande ?**

#### **Simulation, stimulation, dissimulation**

C'est un ensemble de techniques destinées à créer une réalité factuelle et une configuration axiologique qui, selon les comportements et les actions que l'on cherche susciter, c'est-à-dire selon les objectifs poursuivis, se substituent aux faits avec l'apparence des faits et ré-ordonnent les valeurs (des individus et des groupes) pour reconstituer une morale, voire une sensibilité adaptée à ces mêmes objectifs poursuivis.

La différence entre la propagande et l'idéologie, réside dans le fait que la propagande se construit en fonction et à partir de matériaux informationnels et idéels liés à des événements concrets, des besoins stratégiquement élaborés et qui amènent des actions concrètes.

<sup>25</sup>Nous n'avons pas voulu nous arrêter davantage sur les tactiques d'influences, dont Cialdini a donné un résumé en 6 points tant il ne nous semblait pas apporter un élément neuf concernant les théories déjà exposées. Selon cet auteur, on influence d'autant mieux un public que l'on combine (quand c'est possible) : (1) le principe de réciprocité, (2) une certaine constance ou cohérence dans son discours, (3) la preuve sociale, (4) le fait de plaire [*liking*], c'est-à-dire d'être sympathique, ressemblant ou un modèle, (5) l'autorité (légitime), (6) la rareté (notion à objectif commercial qui, nous semble-t-il, est trop moderne ou trop occidentale pour être universellement effective). Cialdini applique d'ailleurs admirablement ces principes pour se vendre aux entreprises publicitaires. Voir le site personnel de Cialdini <http://www.influenceatwork.com/6principles.html> et CIALDINI, ROBERT B., *Influence*, <http://www.rickross.com/reference/brainwashing/brainwashing20.html>

<sup>26</sup>SIEFFERT, DENIS, DRAY, JOSS, *La Guerre israélienne de l'information. Désinformation et fausse symétrie dans le conflit israélo-palestinien*, coll. sur le vif, La Découverte, Paris, 2002, p.8.

d'une part, l'aspect privé, et donc non comptabilisé, de nombres de soldats occupants l'Irak, d'autre part, l'absence d'images et de chiffres clairs concernant les victimes américaines « officielles ».

8. *Les artistes et intellectuels supportent notre cause.*
9. *Notre cause a un caractère sacré.* Le gouvernement des États-Unis a fait appel aux sentiments religieux et les Européens convoquent la défense de leur « mode de vie » – dont bien des aspects attestent qu'il fonctionne comme une religion séculière (voir notre enquête sur la consommation).
10. *Ceux qui mettent en doute notre propagande sont des traîtres.* Gauchistes, pro-arabes, antisionistes, etc. sont mis dans le même sac par le fait d'une étrange transivité à tout ce à quoi a été assimilé Saddam Hussein.

Quand Morelli évoque ces dix tactiques, elle se réfère principalement aux guerres médiévales et modernes. En effet, les points 1, 2, 4, 5, 6, 7, 9 relèvent d'exigences morales liées, de près ou de loin, à une certaine vision de la guerre telle qu'elle a été développée à partir du XI<sup>e</sup> siècle (suite au questionnement augustinien) ; il s'agit de la problématique de la guerre juste, du droit d'entrer en guerre et des moyens à employer durant les combats – nous y reviendrons plus loin. Pour faire bref, selon les théories de la guerre juste, qui tendaient à restreindre les guerres « privées » et à en faire des instruments dédiés aux seuls objectifs « civiques », c'est-à-dire considérés comme servant le bien commun (de l'Etat) et ne contrevenant pas à certaines règles morales, le lancement d'une guerre ne peut être qu'une réponse à une offense, à une attaque ; de fait, la guerre n'est pas souhaitable en soi. Cet idéal de la guerre étant entré dans les imaginaires, la propagande s'efforce de neutraliser les objections morales du peuple qu'elle cherche à convaincre.

Le point 1 relève aussi d'une logique morale qui consiste à chercher la cause d'un événement à l'extérieur : lorsque l'on agit de telle manière que les conséquences puissent être néfastes, on cherche une cause extérieure à cette action. On retrouve Bandura et son désengagement moral avec la tactique de *report* (donc de déni) *de la responsabilité*. Il en va de même dans le point 2. Pour sa part, le point 4 correspond à l'un des aspects du parfait dispositif d'obéissance de Zimbardo, la *justification morale*. Le point 5 renvoie à une combinaison entre la tactique de Bandura appelée *comparaison avantageuse* et, le plus souvent, une forme de *déshumanisation* de l'ennemi. Le point 3 est aussi une forme de déshumanisation. Le point 8 consiste en un argument d'autorité censé donner plus de légitimité à l'action ainsi qu'en une tentative de lancement d'un processus d'imitation<sup>27</sup>. Le point 10 est un moyen de renforcer la cohésion du groupe.

Bien sûr, selon les grilles culturelles, les situations concrètes, la population visée (on vise aussi celle de l'ennemi), les éléments à disposition et l'obligation de garder, en façade au moins, une certaine consistance morale (ce qui vaut pour les individus vaut pour les groupes), on insistera sur l'un ou l'autre point et l'on utilisera telle ou telle technique intermédiaire. Le discours de propagande est dynamique, évolutif, mais se base sur un imaginaire propre au public visé, joue (et se joue) des tendances psychologiques individuelles et collectives. Eu égard à l'importance qu'elles ont prise, on est en droit de se demander si les opérations *propagandiques*, dans la mesure où elles esthétisent la guerre (et le primat de l'esthétique est indéniablement postmoderne), ne font pas aujourd'hui office de rituels d'entrée et de sortie de guerre ; si l'on en fait pas la guerre davantage pour le récit qu'on tient, à tout le moins, et cela est sûr, en fonction de ce récit. De fait, ce rejet de l'esthétique hors de la guerre elle-même et en faveur de son récit n'a-t-il pas pour effet de rendre la brutalité des conflits encore plus grande ?

## **II. b. Création de la figure de l'ennemi : prophétie autoréalisatrice et idéologie occidentale**

Au travers de ces dix tactiques, on voit apparaître en filigrane une figure, celle de l'ennemi, celui que l'on combat. Lui veut la guerre et en est causalement responsable ; son chef est un monstre ; sa cause est vile et intéressée ; il ne respecte aucune règle et fait preuve de cruauté, d'irrespect pour la vie humaine ; il subit de lourdes pertes ; il est l'ennemi de l'intelligence légitime ; il cherche à détruire ce qu'il y a de plus sacré en nous ; il est soutenu par des gens qui partagent peu ou prou ces caractéristiques. Tous ces aspects, il faut les mettre en scène, les *construire*<sup>28</sup>, selon la perspective

<sup>27</sup>Autrement dit, un phénomène d'imitation de modèles ou d'imitation par sympathie ou encore le phénomène de la *preuve sociale* : puisqu'ils sont pour et que je les admire et veux leur ressembler, je suis moi-même pour. C'est à cette réaction que visent, dans un domaine plus primaire, les rires pré-enregistrés lors des émissions comiques : ces rires sont la preuve que quelque chose de comique se produit.

<sup>28</sup>Pour cette école, le réel est construit : il est un artefact résultant des relations interindividuelles ou de groupes. Voir, parmi bien d'autres ouvrages, WATZLAWICK, PAUL (s.d.), *L'invention de la réalité. Contribution au constructivisme*, Points, Seuil, Paris, 1988.

constructiviste de l'école de Palo Alto, de manière, pour ainsi dire *plausible, pratique, résistante ou durable et ouverte*. Plausible parce que, même dans un cadre de mauvaise foi, la règle de cohérence doit être respectée – c'est une des conditions de « légitimité » d'une croyance du point de vue moral. Pratique dans le sens où elle doit être souple (utilisable en tout ou en partie), révisable selon les circonstances et les intérêts (transformable et retransformable, selon les objectifs d'une guerre, en une autre figure). Durable ou résistante, c'est-à-dire apte à résister à des constats qui amèneraient des dissonances cognitives. Par ouverte, nous entendons, « ouverte à de nouveaux éléments ». Cette représentation de l'ennemi doit être utilisable pour la mise en œuvre des mécanismes, des tactiques morales ou organisationnelles que nous avons vues plus haut. L'image d'un ennemi ressemble à un kaléidoscope : un certain nombre de traits doivent pouvoir être combinés et se donner sens les uns les autres *selon les interactions des individus et des groupes*. Elle fonctionne souvent comme une prophétie autoréalisatrice dans le sens où ce que l'on croit a un effet sur le réel, c'est-à-dire le construit sans même qu'il y ait volonté de le faire. Ce processus est d'autant plus opérant que, du moins dans les sociétés occidentales et celles qui adoptent leurs valeurs, on a développé un système technique, spectaculaire et idéologique qui l'intensifie et le densifie. Commençons notre raisonnement par une expérience qui nous paraît à cet égard éclairante.

**L'expérience d'Oak school de Rosenthal (?) :** *Cette expérience fut réalisée dans une école primaire de 650 élèves. Au départ, on soumit les élèves à un test d'intelligence en disant aux enseignants que ce test permettrait de déterminer les 20% d'élèves qui feraient des progrès rapides et ceux qui auraient un échec. Avant que les enseignants ne rencontrent leur élèves pour la première fois, on leur donne les noms des élèves devant réussir ou rater. En fait, ces noms sont pris tout à fait au hasard dans la liste ; il n'y a pas de différence entre ces élèves et les autres, ou plutôt, cette différence n'existe que dans l'esprit des enseignants. Lorsque, à la fin de l'année, on soumet à nouveau les élèves à un test d'intelligence, on constate que, réellement, les élèves désignés comme devant réussir ont fait de prodigieux progrès, et qu'ils ont été bien notés, en tous domaines, par leurs professeurs.*

Que se passe-t-il dans cette expérience de Rosenthal ? Les croyances des instituteurs – légitimées, donc bien ancrées, par un dispositif scientifique (les tests) – les ont poussés à, d'une part, interpréter les comportements des élèves selon ces croyances et, d'autre part, à agir vis-à-vis de ces élèves selon ces mêmes croyances. Prenons un exemple concret et imaginons un élève endormi sur son banc. Si cet élève a été désigné comme un élève très intelligent et prometteur, l'instituteur va interpréter son attitude comme un signe confirmant sa croyance : l'élève s'ennuie parce que la matière est trop pauvre ou trop peu stimulante. Il va aussi agir en conséquence en devenant plus exigeant, en élevant le « niveau » des apprentissages et en mobilisant davantage l'élève. Ce faisant, l'élève a toutes les chances de devenir *effectivement* meilleur. Cette « amélioration » sera une preuve supplémentaire de la croyance de base de l'instituteur, la renforcera. Elle aura aussi un effet sur les croyances de l'élève vis-à-vis de lui-même, de l'image qu'il a de lui-même<sup>29</sup> ou que les autres ont de lui. On a bien là quelque chose qui ressemble à la prophétie autoréalisatrice du mythe d'Œdipe. En outre, ce processus est d'autant plus « inébranlable » que, lorsqu'une croyance est forte, il est difficile de tenir compte des éléments qui la contredisent et que l'on a tendance à ne prendre que ce qui la confirme<sup>30</sup>.

Ce premier point est important puisque ce mécanisme entre en jeu dans les relations interculturelles. Quelles sont les principales occasions de rencontre entre les ressortissants des sociétés occidentales et les « autres » ? Le tourisme, les situations d'immigration vers l'Occident ou de coopération au développement. Ces trois situations sont précisément des situations d'asymétrie psychologique : le touriste est un client ; l'immigrant est un demandeur, donc l'autochtone un « donneur » ; le coopérant est, lui aussi, un donneur. Elles sont aussi liées aux constructions idéologiques coloniales. Elles sont surtout, avec la confrontation guerrière (les Occidentaux ne se battant plus entre eux), les seules représentées quotidiennement, de manière massive et répétée, en Occident. Pour l'Occidental, l'Autre est demandeur, en manque, ou opposant, en frustration. Si l'on veut comprendre l'image de l'ennemi telle qu'elle se forme de nos jours dans l'Occident de l'après Guerre Froide, il faut toujours avoir à l'esprit que c'est entre ces deux pôles, le demandeur en manque ou l'opposant frustré que se situe l'Autre, le Non-Occidental, et donc l'ennemi – cela avec une large gamme d'intermédiaires déjà constituée durant la colonisation.

On voit aussi comment l'expérience de Rosenthal peut être appliquée comme une grille de lecture des rapports entre l'Occident et le reste du monde, sur fond de plusieurs centaines d'années de colonialisme, donc d'imprégnation du registre d'appréhension du monde des Euro-Américains dans

<sup>29</sup>FISCHER, GUSTAVE-NICOLAS, *La Psychologie sociale*, op. cit., p.196.

<sup>30</sup>*Ibid.*, p. 191.

les cultures colonisées dont les ressortissants ont été assignés aux places de demandeurs en manque et d'opposants frustrés (et rétrogrades) ; des centaines d'années de colonisation qui n'ont officiellement pris fin qu'avec l'adoption de nombre de traits culturels occidentaux par souci d'efficacité, notamment technique (chasser les armées occupantes des pays colonisés). Donc, la plupart des populations du monde ont intégré certaines échelles de valeurs (d'ailleurs absurdes et néfastes, comme les luddites, les théories de la décroissance et de l'antidéveloppementisme l'ont montré) par lesquelles ils se condamnent à jouer un rôle inférieur, donc à jouer le rôle qui leur est attribué par le regard occidental : celui d'êtres en manque – en manque d'Occident. Nous avons déjà traité de ce sujet et renvoyons à notre article « De la colonisation du monde à la mondialisation du colonialisme », Jibrile 2.

En ce qui concerne l'Occident, qui nous intéresse ici, c'est dans ce cadre idéologique et moral que la création de la figure de l'ennemi va être opérée. C'est la logique de classement, de typologie coloniale, légèrement modifiée par les variations paradigmatiques de la postmodernité, qui va être convoquée. Cette logique va être combinée à l'usage classique de la déshumanisation et de la dépersonnalisation. Nous reviendrons sur ce point en évoquant la figure-type de l'ennemi actuel, celle du terroriste islamiste.

### ***II. c. Déshumanisation, dépersonnalisation, stéréotypie et autres tactiques permettant la création de la figure de l'ennemi***

La déshumanisation – on l'a vu avec Bandura – consiste à refuser à un individu ou à un groupe l'appartenance à l'espèce humaine, ou plus simplement à la nier. On change cet individu ou ce groupe en quelque chose : un objet scientifique ou utilitaire (les Tsiganes et les Juifs sur lesquels Mengele faisait ses expériences<sup>31</sup> ; les esclaves noirs des traites aussi bien chrétienne que musulmane ; on pourrait peut-être ajouter les embryons soumis au génie génétique, mais c'est un autre débat), en animal, en insecte (les Juifs pour les Nazis sont des insectes parasites, des araignées, etc.), en homme de seconde catégorie (la plupart des peuples colonisés jaugés à l'échelle progressiste et évolutionniste ; les malades, les pauvres, les homosexuels, les handicapés mentaux pour les eugénistes), etc. Si l'on ne fait pas partie de l'espèce, on ne mérite pas les égards dus aux membres de cette espèce ; on est exclu de toute sociabilité humaine. Se demander *si c'est un homme*, pour reprendre l'expression de Primo Levi, permet de mettre la conscience morale en veilleuse, de se *désengager moralement*. C'est un processus plus difficile et plus long qu'il n'y paraît, et sans doute moins efficace dans les sociétés d'empathie postmodernes.

La dépersonnalisation consiste à briser ce qui fait d'une personne une personne, à effacer les distinctions, à homogénéiser et, notamment, à refaçonner les individus et groupes à coups de stéréotypes.

La notion de stéréotype est fondamentale : « Les stéréotypes et les préjugés constituent les deux faces d'un même phénomène ; il s'agit de processus de schématisation portant habituellement sur les caractéristiques d'un individu ou d'un groupe [...] que l'on juge par des explications réductrices et qui donnent lieu à des généralisations. Les stéréotypes correspondent à une élaboration cognitive comportant deux aspects interdépendants : des contenus d'informations simplifiées et des processus de stéréotypisation qui consistent à développer des explications qui fondent ces idées sommaires<sup>32</sup>. » Les stéréotypes développés et utilisés dans la construction de la figure ou des figures de l'ennemi sont en lieu direct avec l'imaginaire, les mythes et les valeurs de ceux qui les produisent. Dans le cas qui nous préoccupe, les stéréotypes formés pour concevoir et appréhender l'ennemi de l'Occident se fondent sur des stéréotypes construits durant la période coloniale et qui ont muté avec l'imaginaire, les mythes et les valeurs postmodernes. Nous reviendrons sur quelques cas concrets de propagande occidentale plus loin.

Pour montrer à quel point les stéréotypes changent la perception du réel, il est nécessaire de considérer l'expérience de Duncan, en précisant qu'aux États-Unis, les Noirs ont la réputation d'être violents ou causes de violence, ce que les médias américains mettent d'ailleurs chaque jour en scène :

**L'expérience de Duncan (1976) :** *Montrant à des étudiants américains blancs les images semblables de la poussée, soit d'un homme blanc par un homme noir, soit d'un homme noir par un homme blanc, ces étudiants jugèrent la poussée violente et volontaire lorsqu'elle était produite par*

<sup>31</sup>Lire à ce propos l'ouvrage édifiant et terrible de BERNADAC, CHRISTIAN, *L'holocauste oublié. Le massacre des Tsiganes*, Editions France-Empire, Paris, 1979.

<sup>32</sup>FISCHER, GUSTAVE-NICOLAS, *La Psychologie sociale*, op. cit., p.203.

*un homme noir. On fit la même expérience avec des hindous : quand l'homme qui bousculait était musulman, les hindous le jugeaient violent ; quand c'était un hindou, ils percevaient un accident. De même, quand on montrait à des hommes une tâche « masculine » opérée avec succès par des femmes, ils l'attribuaient au hasard ; par contre, quand une tâche féminine était réussie par des hommes, ils jugeaient que cela était dû à leurs capacités.*

Dans cette expérience, on voit qu'un stéréotype active une certaine interprétation d'un événement ou d'une action ; dans le cas de la femme réussissant une tâche d'homme, on voit apparaître un mécanisme que nous avons déjà rencontré et selon lequel on octroie une cause interne ou externe à un acte selon les stéréotypes que l'on a de celui qui agit. Dans le cas présent, la femme ne peut pas par essence réussir la tâche masculine, donc elle le fait par accident (le hasard) ou suite à une cause extérieure. Il s'agit de refuser ce qui est bel et bien une dissonance cognitive (une femme ne peut réussir que des tâches de femmes) en « externalisant » la causalité, de manière à rendre le fait conforme à ses croyances. C'est un processus proche de celui rencontré dans le cadre du désengagement moral où les actes mauvais commis par l'ennemi sont toujours liés à son essence et les bons sont accidentels, alors que les actes mauvais des membres du bon camp sont toujours accidentels et les actes bons, essentiels. On peut résumer ce sophisme que nous appelons l'argument de l'externisation – exemplaire de l'utilisation de phénomènes de psychologie sociale par la propagande – comme suit :

	<b>Acte bon</b>	<b>Acte néfaste</b>
<b>Personne du « camp des bons »</b>	Est lié à l'essence de l'individu ; lui est causalement attribuable ; est volontaire.	Est accidentel ; a une cause externe ; est involontaire.
<b>Personne du « camp des mauvais »</b>	Est accidentel ; a une cause externe ; est involontaire.	Est lié à l'essence de l'individu ; lui est causalement attribuable ; est volontaire.

#### **II. d. Poids des stéréotypes sur l'appréhension du réel**

Une autre expérience est très utile pour comprendre, non plus comment la propagande peut se servir des stéréotypes, les créer, les renforcer ou les induire, mais comment elle peut de toutes pièces créer une réalité :

**L'expérience de Loftus et Palmer, (1973) :** *Dans cette expérience, on projetait un film qui montrait un accident de voiture. Après la projection, deux groupes de spectateurs étaient formés. À l'un, on demandait : « À quelle vitesse roulaient les voitures quand elles se sont écrasées l'une contre l'autre ? » ; à l'autre groupe, on demandait : « À quelle vitesse roulaient les voitures quand elles se sont heurtées ? ».*

*Les spectateurs à qui l'on avait posé la première question ont donné des vitesses plus hautes que les autres. Une semaine après, on redemanda aux spectateurs s'ils se souvenaient d'avoir vu des verres brisés dans le film. Les spectateurs du premier groupe donnèrent deux fois plus de*

#### **Les stéréotypes occidentaux formés durant la période coloniale (et se basant souvent sur des stéréotypes plus anciens – grecs ou de la Renaissance)**

Les **Arabes** sont belliqueux, lâches, roublards, voleurs, paresseux, fiers, teigneux, fanatiques, fourbes, frustrés sexuels et maltraitent les femmes. Ils sont désordonnés, chaotiques, instables, dominés par leurs émotions violentes. Les Arabes sont mal civilisés. Ils sont inassimilables.

Les **Noirs** (Africains) sont de grands enfants superstitieux, obséquieux et stupides, forts comme des bœufs mais indolents s'ils ne sont pas forcés à travailler, excellents dans le registre ludique du spectacle, du chant, de la danse et du sport. Ils meurent de faim, sont incapables de se débrouiller eux-mêmes, sont sauvages dans leurs guerres ethniques incessantes. Ils sont a-civilisés ou sous-civilisés. Ils sont en manque d'Occident et assimilables dans les sous-registres.

Les **Juifs** sont cupides, avares, comploteurs, secrets, faux, intellectualisants, fourbes, sectaires, avides de pouvoir, adaptatifs mais à part.

Les **Asiatiques** (Extrême-Orient) sont tenaces, travailleurs, imitateurs, sans personnalité, sans originalité, soumis mais sournois, procéduriers, cruels.

*réponses affirmatives que les spectateurs de l'autre groupe. En réalité, il n'y avait aucun verre brisé !*

On voit dans cette expérience que la qualification d'un événement, la manière dont il est présenté – par des mots, mais l'effet peut-être le même avec de la musique ou des procédés comme la caméra cachée – ont une influence profonde sur la manière dont on peut l'interpréter.

Quant aux images de l'Autre ou de l'ennemi que nous nous formons, elles sont tenaces : « Il est reconnu que les valeurs et les images ne sont pas seulement des sujets de manipulations ou des justifications *a posteriori*, mais qu'elles sont intériorisées par les individus. [...] Une deuxième raison de la ténacité de l'image est la fonction "cognitive" qu'elle remplit pour l'individu. Elle lui permet de s'orienter dans un monde devenu de plus en plus complexe et personne n'aime voir s'effondrer ses certitudes<sup>33</sup>. ». L'image, et de fait le stéréotype, tient malgré les démentis du réel ; elle peut être si intériorisée qu'elle mène à des *time lag*, « c'est-à-dire à un décalage dans la perception de l'autre qui consiste à le prendre tel qu'il était plutôt que tel qu'il est<sup>34</sup>... ». Ce type de phénomène peut enclencher de terribles malentendus liés à la situation décrite dans l'expérience de Rosenthal. Par ailleurs, on voit quelle force peuvent avoir des images qui non seulement sont intériorisées mais entretenues – précisément parce qu'intériorisées ; elles sont des évidences que l'on ressasse, ce qui confirme (phénomène de preuve sociale) qu'elles sont bien des évidences.

### **II. e. Sophismes utiles à la propagande**

Il nous reste à voir un dernier point avant d'étudier un cas concret de création de l'ennemi ; il s'agit de la rhétorique ou, plutôt, des sophismes couramment employés dans la propagande. Rappelons qu'un sophisme est une figure rhétorique et surtout une faute informelle de raisonnement due, soit à une

#### **Quelques techniques médiatiques de manipulation (ni nécessairement volontaires ni franchement conscientes)**

1. Ne pas donner une information.
2. Ne pas donner une partie de l'information.
3. Choisir de diffuser une information en grand format ou en brève, choisir le moment de sa diffusion ou atténuer/exagérer son propos et son importance par le montage, etc.
4. Briser la séquence historique causale et donc explicative d'un événement.
5. Opérer des effets rhétoriques et sémiotiques en combinant images, bruitages et commentaires.
6. Opérer des rapprochements ou des distinctions à buts assimilatoire, analogique, typologique de manière à créer des jeux d'étiquettes, à discréditer ou à neutraliser toute nuance.
7. Opérer des effets de masse et de répétition.
8. Sélectionner des experts allant dans le sens de la croyance ou de la thèse qu'on défend.
9. Organiser une fausse opposition de positions ; exposer une position en prenant un élément minoritaire mais particulièrement caricatural de cette position.
10. Diviser le monde ou les événements en catégories qui répondent à une thèse ou à une croyance ou correspondent au format bref et simple techniquement exigé.
11. Hiérarchiser ou structurer informations et rubriques quant à leur diffusion ou durant leur diffusion de manière à ce que la présentation corresponde à une thèse ou à une croyance.
12. Braquer l'attention sur une partie d'un problème, un homme ou un aspect périphérique.
13. Permettre que l'animateur d'un débat puisse se présenter comme le représentant du sens commun ou des téléspectateurs.
14. Se dédouaner et donc se relégitimer, soit en organisant des services de catharsis, soit en jouant sur les *mea culpa*, l'autocritique et la participation des clients.
15. Faire légitimer une thèse ou une croyance par utilisation de l'induction (la caméra trottoir), de l'argument de la majorité, du nombre (les sondages) ou de l'autorité (les experts, les intellectuels).
16. Faire appel à l'émotion sous toutes ses formes et la faire primer sur l'analyse ou l'information au sens propre.
17. Ne donner qu'un point de vue sur un événement (les usagers plutôt que les grévistes).
18. Choisir un langage (registre, vocabulaire) et des effets rhétoriques tels que la thèse ou la croyance passe au travers de l'information elle-même.
19. Présenter la réalité au travers de personnages (stéréotypés) dans lesquels les personnes doivent entrer pour apparaître.
20. Noyer l'information dans les faits.

Voir AUBENAS, FLORENCE, BENASAYAG, MIGUEL, *La Fabrique de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*, La Découverte, Paris, 1999.

<sup>33</sup>LINDEMANN, THOMAS, *Les Images dans la politique internationale : l'image de l'autre*, [www.stratisc.org/strat/strat72\\_Lindemann.html](http://www.stratisc.org/strat/strat72_Lindemann.html), pp.5-6.

<sup>34</sup>*Ibid.*, p.4.



ambiguïté, soit à un manque de pertinence, soit à une induction. Un sophisme peut être verbal, mais peut aussi être produit par un montage d'images (leur coupure, leur présentation, leur ordre, etc.), de musique (les bruitages, la musique grave qui dramatise, un choix qui double le sens du commentaire et des images, etc.), de commentaires (le ton, la personne qui le fait sont aussi importants que le contenu) ainsi que par les éléments (symboliques, analogiques, etc.) contenus dans ces images, voire même jouer sur les références par leur origine (par exemple, mettre du Wagner sur une scène de combat rappelle à la fois *Apocalypse Now* et la musique favorite de Hitler).

Parmi les sophismes les plus utiles à la propagande, on peut mentionner :

1. **Ad hominem abusif**. Il s'agit de détourner l'attention de l'argumentation, ou d'un exposé de faits, pour attaquer la personne qui l'émet. Il existe aussi l'**ad hominem tu quoque**, lequel consiste à conclure à la fausseté d'une position suite à un acte contradictoire du passé de l'individu qui donne cette position, ou encore l'**ad hominem par association**, qui consiste à prendre un trait de la personne et de la disqualifier en montrant qu'une personne mauvaise avait elle aussi ce trait. Exemple : Saddam Hussein dit que l'invasion de l'Irak est illégale, mais Saddam est un salaud qui a fait envahir le Koweït par l'Irak de manière illégale.
2. **Ad ignorantiam** (le poids de la preuve). Argument qui conclut au contraire d'un énoncé du fait que cet énoncé n'est pas prouvé. Exemple : On ne peut pas prouver qu'il n'y a pas de terroristes sur le territoire Belge, donc il y en a.
3. **Argument d'autorité**. L'argument tient sa légitimité du statut de la personne qui l'émet ; il est abusif quand (1) la figure d'autorité n'a aucune expérience dans le domaine en question ; (2) les avis divergents d'autres autorités dans le domaine sont passés sous silence ; (3) on accorde au témoignage de la figure d'autorité un poids disproportionné comparé aux autres facteurs<sup>35</sup>.
4. **Argument du faux dilemme ou de la fausse dichotomie**. Cet argument fonde sa conclusion sur le fait que seuls deux termes mutuellement exclusifs d'une alternative sont possibles, alors que d'autres choix sont possibles, ou que les termes ne sont pas exclusifs.
5. **Argument de l'homme de paille**. Il consiste à réfuter une position que l'adversaire ne tient pas.
6. **Secundum quid** (ou généralisation hâtive). C'est une induction qui consiste à faire attribuer à un ensemble ce qui caractérise une partie seulement ; tirer des conclusions pour un ensemble à partir d'une partie. Exemple : Certains combattants irakiens sont islamistes, donc tous les combattants irakiens sont islamistes.
7. **Argument incomplet**. Consiste à n'avancer que les raisons qui appuient une position et à ignorer celles qui pourraient l'infirmier.
8. **Post hoc ergo propter hoc** (l'argument de la fausse cause). Il consiste à conclure à une causalité sur le seul fait d'une simple succession dans le temps.
9. **Argument de la fausse analogie**. Il s'agit d'une comparaison entre deux termes présentant des dissimilitudes qui les rendent inassimilables l'un à l'autre. Exemple : Lutter contre le régime baasiste, c'est comme lutter contre le nazisme.
10. **Argumentum ad numeram** (ou argument du nombre). Selon cet argument, une position est bonne ou vraie parce que beaucoup de gens la soutiennent. Une variante est l'argument de la majorité. Exemple : L'invasion de l'Irak est soutenue par une majorité de la population américaine.
11. **Argumentum ad misericordiam, ad odium** (ou argument émotionnel). Cet argument fait appel à l'émotion pour couper court à toute argumentation. Une variante est l'argument consistant à faire appel à la peur. Exemple : Comment osez-vous défendre la résistance irakienne alors que mon fils a été tué par des terroristes irakiens ?
12. **Argument de confusion entre cause et effet**. Il consiste à prendre l'effet pour la cause ou l'inverse. Exemple : L'existence de réseaux terroristes actifs en Irak et le désordre en Irak (l'effet) nécessitent que l'armée américaine occupe le pays (la cause).
13. **Argument de la fausse attribution causale** (ou fausse corrélation). Variante du *post hoc propter hoc*. Il s'agit d'un argument où l'on conclut à une causalité à partir de la coprésence ou de la contemporanéité de deux phénomènes, alors que cette causalité réside dans un troisième terme.
14. **Argumentum plurium interrogationum**. Il consiste à poser une question sur la base d'une réponse à une question préalable masquée et qui a pour effet d'enfermer ou d'évacuer l'argumentation du répondant. Exemple : Poser la question « Depuis quand êtes vous antisémite ? » à un critique d'Israël.

---

<sup>35</sup>Pour plus de précisions, se rendre sur l'excellent site <http://www.media-awareness.ca/francais/index.cfm> ; voir les sites de ACRIMED <http://www.acrimed.org/> et du collectif *Les mots sont importants* <http://lmsi.net/index.php3> ; ainsi que <http://www.fsj.ualberta.ca/logique/sophismes-paralogismes.htm> dont nous tirons cette petite liste des sophismes.

15. **Argumentum ad antiquitatem.** Consiste à dire que puisque les choses sont anciennes ou dans les usages, alors elles sont bonnes ou vraies.

16. **Argument de la nouveauté.** Consiste à dire que puisque les choses sont nouvelles, elles sont bonnes ou vraies.

17. **Argument de la coupure événementielle.** Il s'agit de convaincre d'une position en faisant commencer la séquence historique explicative à un moment qui exclut des éléments importants pour la compréhension du résultat final ; par un processus de mensonge par omission, on fait commencer la chaîne de causalité de manière opportune pour son camp. Exemple : Faire commencer les cycles de violence en Palestine par un attentat palestinien.

18. **Argument d'externalisation.** Voir plus haut. Il est d'autant plus usité qu'il correspond à un mécanisme psychologique courant.

### **III. L'ennemi irakien : étude d'un cas classique de création de l'ennemi et de justification de guerre**

Pour les Américains, le problème posé par la guerre d'Irak était énorme :

- (1) Il fallait, de manière classique (voir Morelli) la rendre vertueuse à la fois hors des règles de l'ONU – qui est pourtant l'organisation censée être garante des règles de la guerre juste, et légitime par l'aspect universel, consensuel et contractuel (quoique de manière très théorique, voire hypocrite) de ses décisions –, aux yeux de certains segments de la population américaine (religieux, plutôt pacifistes, et isolationnistes), aux yeux de certains États européens comme de leurs propres populations et à ceux de certains gouvernements (turc, arabes alliés, russe, chinois) ainsi qu'à leurs médias, afin que certains de ceux-ci ne se trouvassent pas en conflit avec leur population s'ils fermaient les yeux sur l'intervention américaine ou la favorisaient.
- (2) Il fallait préparer ces mêmes populations, organisation internationale et États à l'occupation de l'Irak et au chaos (sans doute sous-estimé) qui allait s'ensuivre dans ce pays.
- (3) Il fallait que les aspects, les conséquences stratégiques de cette invasion et de cette occupation de l'Irak fussent légitimés au-delà même des alliés de Washington.

L'administration Bush devait donc présenter, insérer, ajuster cette guerre dans un cadre moral et historique large, comprenant les aspects religieux susceptibles de séduire la frange chrétienne de sa population ; les aspects relevant à la fois du destin manifeste de l'Amérique (défense de la démocratie, de la liberté, etc.) et de la logique sécuritaire pour séduire la population isolationniste ; des référents touchant les populations européennes pour pouvoir intégrer cette guerre à leur imaginaire, en l'occurrence, la lutte contre d'une part les dictatures et le totalitarisme (notamment religieux) et d'autre part contre le communisme. Quant aux pays comme la Russie et nombre de pays asiatiques, il lui fallut opérer de manière à faire assimiler la guerre d'Irak avec celle de Tchétchénie, par le biais du fantôme islamiste. Toute cette opération s'est articulée autour de trois axes qui ont été plus ou moins développés selon la situation en présence (l'invasion, l'occupation et l'occupation avec l'existence d'un « gouvernement » civil irakien). Ces trois axes furent :

- *L'axe religieux de la défense du christianisme* : Orienté plutôt vers les États-Unis, il eut un effet négatif en Europe, mais ne fut ni vraiment diffusé ni vraiment critiqué sur le Vieux Continent. Sous sa forme anti-islamiste plutôt que pro-chrétienne (ou pro-israélienne), qui aurait pu fonctionner en Europe, il aurait été plus efficace, mais transformer le régime baasiste en régime pro-islamiste était presque impossible, du moins au moment de l'invasion. Le religieux, mêlé de logique ethnique, put être mis efficacement en scène durant l'occupation et eut un effet de re-légitimation auprès de ceux qui étaient soucieux du changement stratégique et de ceux qui craignaient le développement de l'islamisme terroriste, notamment les Européens, lesquels purent faire la jonction entre l'inquiétude interne quant à l'immigration et l'intégration (mise à l'avant plan dans tout l'Occident depuis le 11 Septembre) d'une part, et l'islamisme international d'autre part.
- *L'axe de la défense du mode de vie et des vertus démocratiques* : Le plus consensuel des trois et utilisé plutôt durant la période d'occupation. Il a servi, avec la réorientation de l'axe religieux vers l'anti-islamisme, à réinsérer la cause américaine dans la logique principielle de la communauté internationale, et de l'ONU en particulier.
- *L'axe sécuritaire des menaces stratégiques* : Basé sur la menace des fameuses et inexistantes armes de destruction massive, plutôt orienté vers les isolationnistes et les Israéliens, il fut le plus critiqué par les Européens, et le moins opérant à leur égard.

Nous n'analyserons ici que la phase d'invasion en reprenant – le lecteur fidèle de Jibrile voudra bien nous en excuser – l'essentiel d'un article de 2003 que nous avons publié dans le premier numéro de la revue. Cet article analysait certains événements très médiatisés dans l'après-« victoire » américaine. Nous nous contenterons d'en commenter brièvement des extraits.

#### **La liesse de la statue**

Filmée de l'Hôtel Palestine (?) ou, parfois, à caméra participative, la destruction d'une effigie héraldique – au bras droit opportunément raide – de celui qui, dans les médias européens, et au fur et à mesure de l'avancée « victorieuse » des troupes américaines, devint un Raïs (allusion à Nasser), un dictateur stalinien ou, plus familièrement, Saddam (Oussama ben Laden, parce qu'aussi audacieux qu'introuvable, n'a pas encore perdu - lui - son nom de famille) n'allait évidemment pas sans rappeler le déboulonnage des idoles de l'est européen, lors de la chute du Mur. Pourtant, si l'on y réfléchit, sur les millions d'habitants de Bagdad, affamés, ulcérés et attentistes, les 250 (?) gugusses (peut-être sincères, qui sait ?) mobilisés à proximité des caméras hôtelières pour shooter dans le bronze ou déchirer des portraits du dirigeant baasiste faisaient franchement pâle figure – qu'importe, d'ailleurs, puisque eux seuls *se manifestaient* et que l'on sait, depuis les études de l'école de Palo Alto, qu'une réalité peut être construite avec peu de moyens et beaucoup d'omissions. Quant au char yankee venu, sous les applaudissements, aider à la besogne, il récapitulait tout simplement la geste américaine. À la fois confirmation pour les dévocrates de la bannière étoilée et preuve ou pied-de-nez à destination des Arabes et des Européens, agissant comme un rite de légitimation *a posteriori* de l'action de l'administration Bush – par « référendum » (foule « spontanément » enthousiaste, etc.), par déni symbolique de l'ancien régime et, enfin, par assimilation de celui-ci aux régimes communistes –, cette séquence, cet ersatz non-imaginatif, était fait sur mesure, non pas tant pour convaincre que pour être montré, c'est-à-dire pour susciter une sorte de réflexe empathique, de salivation idéologique pavlovienne. L'Occident a toujours raison quand il réussit son coup.

Le rite de légitimation qui était évoqué à l'époque était manifestement une tentative pour susciter un phénomène de *preuve sociale*. Il s'agissait non seulement d'une justification *a posteriori* visant à faire rentrer les Etats-Unis dans la logique de la guerre juste dont l'ONU était jusqu'alors titulaire, mais aussi d'une justification par la noble cause de l'occupation ultérieure du pays. L'aspect répétitif qu'amenait la référence au communisme tendait à inscrire l'événement dans une continuité logique du travail de désaliénation qui est l'un des traits les plus saillants de l'idéologie occidentale en général et de l'histoire européenne en particulier. L'invasion de l'Irak entraînait ainsi dans la logique du progrès et, puisque l'efficacité est un des jalons du progressisme, les ennemis vaincus rejoignaient les forces de recul, le vieux, l'ancien temps, et par la même occasion, l'irrationnel. Ici encore, une éventuelle résistance était délégitimée *a priori* puisque, par généralisation abusive, le peuple irakien (enfants compris) montrait sa satisfaction de la chute du régime. Cette scène était essentiellement politique et tendait à prouver l'universalité des valeurs démocratiques par le biais d'une fête. Or, la fête – laïque, séculière – est le seul élément culturel avec lequel les Occidentaux peuvent trouver leurs marques, la seule manifestation sociale qu'ils peuvent comprendre par empathie dans les sociétés qui ne ressemblent pas aux leurs – du reste, le multiculturalisme européen des années 90 n'était multiculturel que dans les aspects festifs. Cette scène marquait un changement très clair de l'image donnée des Irakiens pendant les bombardements, c'est-à-dire des combattants.

On se souviendra d'abord des images de l'épisode du pilote américain tombé dans le fleuve, qui était pourchassé par toute la population du voisinage. Ces images, à l'origine vues et diffusées par les chaînes arabes, n'étaient pas bien violentes et montraient une (très) petite victoire de la DCA irakienne ainsi que l'unité de la population de « Bagdad » dans la tentative de capture du pilote. Vue d'Occident, elles ne pouvaient que renvoyer aux scènes terribles de lynchage populaire de deux soldats des services de renseignement israéliens par des Palestiniens en colère, d'autant que le matraquage sur l'irrespect supposé des règles de la guerre par l'armée irakienne avait été particulièrement lourd – quoique opéré par petites touches, par insinuations, notamment par la révélation des règles à suivre données aux soldats américains s'ils étaient faits prisonniers, règles qui supposaient que ces soldats seraient soumis à de durs sévices.

On se remémorera ensuite le débat « éthique » concernant la monstration des prisonniers ou des blessés de guerre, où l'on s'aperçut que les seules familles qui pouvaient être touchées par de telles images étaient occidentales, puisque les images des prisonniers irakiens abondèrent. On y voyait des gens dépenaillés, hagards, à genoux, ou se rendant. Le message était clair : si l'image d'un prisonnier est humainement offensante, alors ces prisonniers-là n'étaient pas des hommes. On avait bel et bien affaire à un déni d'humanité, non pas proclamé et verbalisé, mais manifesté insidieusement par le

simple fait de montrer quelque chose et de ne pas montrer quelque chose d'autre. Le pseudo-débat « éthique » des médias à l'époque permettait de rendre ce processus de déshumanisation légitime – en Occident, le débat est signe de pluralité et de décision commune, donc de démocratie. La démocratie, la prise de décision démocratique légitime tout.

Une autre aspect est à souligner dans ces images de soldats : la désertion. Le thème fut renforcé par l'absence de résistance armée à Bagdad lors de l'entrée des Américains. Le message était double : ces gens ne tiennent pas au régime et ces gens sont des lâches. On retrouvait aussi un vieux reproche des Occidentaux aux tactiques de guerre considérées comme « orientales » – le retrait, le harcèlement, le refus de la bataille décisive et du choc, militairement valorisés en Occident.

Dans un parfait mécanisme de recherche de confirmation des stéréotypes, ceci mettait en exergue et renforçait les croyances de départ des Occidentaux, largement exposées quand Tarek Aziz étaient ridiculisés par les commentaires journalistiques hilares ou ironiques durant ses séances de *debriefing*, alors que celles de l'État major américain étaient prises avec doute quelquefois, mais avec sérieux, toujours.

On en peut continuer sans évoquer ne autre vision de la lâcheté, qui devait se retrouver, plus tard, dans l'épisode de la capture de Saddam Hussein – celui-ci n'ayant officiellement tiré aucun coup de feu et s'étant terré dans un trou. Ce détail (très improbable), ainsi que la scène montrant un Saddam hirsute soumis à une analyse dentaire, évoquaient à la fois un des grands classiques de la déshumanisation (l'assimilation à l'animal mais aussi le sous-entendu de malpropreté) et le défilé du triomphe par lequel les chefs de guerre romains gagnaient les honneurs et les fonctions politiques en exposant les vaincus.

De cette image par laquelle aucune empathie et surtout aucun respect n'étaient possibles de la part des Occidentaux, on passait, avec l'épisode du déboulonnage de la statue à une re-humanisation des Irakiens : être à la fois perdants, débiteurs et demandeurs rendait un statut d'être humain aux citoyens d'Irak. L'ennemi se transformait en demandeur.

#### **Les pillages**

Mais il y eut mieux : les scènes de pillages. Il va sans dire qu'à l'heure où j'écris, on ne sait pas grand chose à leur sujet. Juste que ceux-ci – qui sont l'apanage de toutes les fins de guerre – ont été sélectifs (infrastructures hospitalières et administrations, symboles de l'État de manière générale) et passivement, voire activement, suscités (selon le chirurgien Gino Strada de l'ONG *Emergency*, les portes des bâtiments ont été volontairement laissées ouvertes ; etc.). Ce ne serait du reste pas la première fois que les Américains utilisent et le banditisme (cf. la Mafia dans le sud de l'Italie lors de la Seconde Guerre mondiale) et les souffrances du petit peuple miséreux (ici, en l'occurrence, la population chiite des banlieues de Bagdad). Qu'importe, d'ailleurs, que ces pillages aient été peu ou prou organisés ou spontanés, ou les deux à la fois ; l'important est ce qu'ils ont représenté dans l'imaginaire collectif des Occidentaux, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles on les a tant montrés, utilisés.

Ces raisons, on les trouve dans maints commentaires, notamment ceux des officiels américains : ces pillages y furent en effet présentés comme des défoirés, des exutoires ; comme une manière d'exprimer – donc, pour les heureux « libérateurs », de jauger – la frustration suscitée par plus de trente ans de baasisme. Si l'on faisait une petite étude du vocabulaire employé pour évoquer les problèmes arabes dans les médias occidentaux, le mot « frustration » aurait sans doute la palme. Un conseiller de Bush, David Frum<sup>36</sup>, a même déclaré il y a quelques mois que l'un des grands problèmes des Arabes, c'était leur frustration sexuelle généralisée (sic!). À noter que, si l'on écarte la non résolution de l'affaire israélienne, cette frustration est, la plupart du temps, présentée comme endogène (religieuse ou politique), voire carrément psychosociologique.

Mais au-delà des assertions culturalistes sur les tempéraments supposés, les névroses collectives devinées et les abominations vraiment vécues, c'est bien à un discours, à une sémiotique politique que l'on eut à faire et plus précisément, à une rhétorique colonialiste crue, cynique, imbécile, arrogante et séculaire, à tout le moins déjà abondamment rencontrée à l'époque des *mandats* de la SDN ou du propagandisme impérial<sup>37</sup>. Car, en sus d'évoquer les razzias, antique peur des

<sup>36</sup>FRUM D., *Pourquoi les anti-américains ont tort*, in *Courrier international*, n° 627, 7-13 novembre 2002, p.24-25 : « Le Moyen-Orient est une région surpeuplée, où le chômage fait des ravages, où des millions de jeunes hommes sont victimes de frustrations économiques et sexuelles. » ; et Frum d'ajouter : « Dans cette région, les régimes oppressifs détournent la colère de leur population vers Israël [...] ». On croit rêver... Il faut noter au passage le travail démulticulturaliste, implicitement néo-colonialiste, de la revue *Courrier international*, qui s'est fait une spécialité de donner la voix à tous ceux qui, hors Occident, parlent comme en Occident.

<sup>37</sup>Voir à ce sujet BLANCHARD P. et LEMAIRE S. (s.d.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire. 1871-1931*, Coll. Mémoires, Autrement, Paris, 2003. Voir aussi les quelques ouvrages dont la lecture nous a grandement inspiré : SAID, EDWARD W., *L'Orientalisme. L'orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1997 ; et du même auteur *Culture et impérialisme*, Fayard, Paris, 2000 ; RUSCIO, ALAIN, *Le Credo de l'homme blanc*, Complexe, Paris, 2002 ; BANCEL, NICOLAS, BLANCHARD, PASCAL (coll.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, La Découverte, Paris, 2002 ; FERRO,

Occidentaux, ce que ces pillages signifiaient, rappelaient surtout, c'était le désordre, ce désordre qui, pour les chevaliers de la courbe de Gauss, est inhérent au « Tiers-Monde », aux peuples « en développement » ; ce désordre qui manifeste, en l'absence d'un État dictatorial, d'une part, l'inexistence d'une vraie société civile (les modes de sociabilité religieux ou traditionnels n'en constituant pas une, voyez-vous), systématiquement postulée pour les Arabes, et, d'autre part, l'incapacité de ces mêmes peuples du Tiers-Monde à se prendre en charge sans une aide venue de l'extérieur – entendez sans avoir suivi un petit cursus d'une longueur indéterminée sur les bienfaits des cours d'appel, des manifêtes, des comités paritaires, du boursicotage et du shopping de rapiéçage des samedis après-midi. Plus explicite sur ce point fut la déclaration d'un envoyé spécial de TF1 (si je ne m'abuse) dans laquelle celui-ci évoquait sa discussion au coin du feu avec une famille irakienne ; ce brave observateur y avait décrit le fonctionnement du kit judiciaire des cours de justice françaises et assurait que, les larmes aux yeux, une vertueuse lumière éclairant leur visage transit, les Irakiens espéraient bien, eux aussi, pouvoir dorénavant disposer d'un système semblable. Autrement dit, si ces gens du Tiers-Monde sont frustrés et incapables de se diriger, ils sont néanmoins désireux de vivre, d'être comme nous – ce qui témoigne, n'est-ce pas, de l'unité du genre humain. Peut-être même est-ce parce que ce désir est inassouvi que les Arabes sont si frustrés ? Au passage, il n'est pas inutile de rappeler que celui qui est en manque de ce qu'un autre possède ou qui imite autrui se place immédiatement, dans l'esprit occidental, au plus bas de l'échelle hiérarchique. Le professeur n'est professeur que parce qu'ils se trouve des élèves – ou instaure l'enseignement obligatoire.

On assistait dans l'épisode des pillages à une mise en scène d'une part, d'un élément sacré de la mythologie progressiste : le désordre, le désordre absolu hors du façonnement occidental, et ce désordre particulier qu'est le désordre « oriental », qui est exotique, irrationnel et témoigne peu ou prou de l'incapacité des peuples « orientaux » à se diriger eux-mêmes ; et, d'autre part d'un stéréotype plus psychologisant : celui de la frustration, donc du manque. La mise en scène (du point de vue médiatique comme factuel) de ce désordre visait aussi à déconsidérer, à souiller symboliquement les restes de l'appareil d'État ou de la sphère publique pour ne laisser apparaître que la violence des intérêts privés doublés, ici encore, d'une irrationalité et d'une forme de sauvagerie proprement essentielle aux Orientaux.

#### **Les palais présidentiels**

Plus fabuleuse, perchée dans une gamme d'exotisme qui fait quitter les souks et les banlieues pour la chambre de Shéhérazade, l'image de ces ploucs de minorités ethniques, engagés dans l'armée US pour obtenir la nationalité américaine ou, plus simplement, pour survivre au pays où Reagan n'a jamais vraiment cessé de sévir ; l'image de ces ploucs, disais-je, de ces touristes VIP déflurant, visitant – *by pass* – d'immenses palais vides, aux vibrations arabesques et aux plomberies dorées ; l'image de ces piouploucs piquant, en souvenir, pour leur quatrain de parentèle obèse, des savonnettes parfumées dans les salles de bain voluptueuses où, peut-être, Saddam avait fait ses gargouillis d'Hextril ou son pipi vespéral ; cette image a fait sensation. En effet, que de sordides petits bourgeois galonnés ou des ethno-prolos assermentés, juste dignes, comme nous, de la télé réalité, pussent, avec le simple sésame de leur flingue, se vautrer, un après-midi, dans les splendeurs outrancières et les magnificences fantasmatiques des monarques de civilisations à la fois désuètes et décadentes ; qu'ils pussent se prendre pour ces pachas, sultans, chahs, grands vizirs, raïs et autres machin-trucs de haut rang du grand fatras oriental qui s'étend, dans le cerveau abruti de l'Occidental-type, d'on ne sait où au sud de quelque part, cela fut l'un des grands moments de l'aventure. Oui, c'était à la fois exotique et ancien-régime ; croquignole et cocardier ; l'Occident et la République, ainsi que les classes moyennes de tous les pays blancs qui s'en croient l'avant-garde, s'y trouvèrent une sorte d'humilité, de sobriété comparative ; on pouvait en un clin d'œil oublier la prédation institutionnelle, énergétique et économique euro-américaine sur les périphéries ; oublier ses fautes ; les faire porter par des potentats locaux et, par la même occasion, annihiler les effets de trente ans de ressources pétrolières contrôlées par l'État irakien et utilisées, à tout le moins, pour les infrastructures publiques (écoles, hôpitaux, etc.) d'ailleurs détruites par l'embargo et les bombardements. Les Palais de Saddam, manifestations de la « patrimonialisation » du pays par son élite dirigeante, étaient donc une preuve supplémentaire du caractère dictatorial du régime et un plaidoyer contre l'État ; à vrai dire, l'assimilation de toute politique d'État à une « patrimonialisation » : qui étatisé monopolise. En témoignaient les boys, ces sacrés gaillards, roublards, un peu vulgaires, rigolos ; des gens de bon sens ; des gens de chez nous...

Il s'agissait bien ici de mettre en scène un report de responsabilité doublé d'une délégitimation du chef : la responsabilité de la guerre (et du criminel embargo sur le pays) était reportée sur les chefs irakiens enrichis. De même, on cherchait l'empathie avec le brave soldat américain. L'histoire redevenait la propriété des gens normaux.

#### **Des tunnels et des cadavres**

Bien entendu, guerre oblige, on ne pouvait pas en rester là. Il fallait quelque chose de plus « malsain », comme un charnier dont les cadavres depuis longtemps putréfiés eussent fait oublier, ou justifié l'oubli des cadavres frais, ceux des victimes de bombardements. Ainsi, comme, dans un hangar frontalier, on avait découvert des corps, sans doute – supputa-t-on – victimes d'exactions diverses (en fait, des corps de soldats irakiens tués durant la guerre avec l'Iran et rapatriés par celui-ci, suite à un accord de normalisation), on fit une rapide et commode association et l'on soupçonna les Palais et maisons des leaders du Baas de posséder des salles de torture cachées, c'est-à-dire des salles de jeu privées, et des charniers de fièvre du samedi soir.

De plus, Saddam ne réapparaissant pas, on se mit à parler de bunkers souterrains (construits par des ingénieurs yougoslaves, titistes, communistes) et d'un réseau de tunnels obscurs – Ceaucescu, encore – où le Président irakien se terrait, attendant, tel l'Imam caché de certaines minorités chiites, de réapparaître dans les fumeroles chimiques d'une sorte de Parousie laïque...

On ne trouva rien ; on n'en parla plus. L'important était de l'avoir dit. Qu'importait, en effet, l'existence ou non de cette belle architecture troglodyte : il fallait juste que cela fût plausible, que cela répondît à quelques canevas désormais classiques (Hitler sous les bombardements ; ben Laden dans ses taupinières) servis depuis près de cinquante ans aux catéchumènes démocrates.

L'un de ces canevas fut néanmoins opportunément confirmé devant les caméras, mimes explicites à l'appui, par nombres de pauvres bougres, anciens forçats du régime : celui de la torture systématique. On nous fit ainsi découvrir et assister à tout ce qu'Henri Alleg avait décrit dans *La Question*<sup>38</sup> ainsi qu'à ce que vivent, aujourd'hui encore, Guatémaltèques et Salvadoriens sous la férule de milices et de polices formées dans les écoles... américaines.

Entendons-nous bien : il n'était pas illégitime de parler de l'existence de la torture dans l'Irak de Hussein (d'ailleurs connue de tous depuis longtemps) ; il était hypocrite et manipulateur de le faire à ce moment et dans ce contexte-là, sous les yeux compatissants des GI's. Car, quelle que fût l'intention, on justifiait, on légitimait ainsi le principe de l'intervention militaire, ainsi que le message tenu par ses responsables, et, *de facto*, sans « démonstration », par une preuve que l'on pourrait appeler *la preuve par l'évidence*, sorte de pendant mécanique de la preuve par l'absurde, on tenait l'Occident – et plus seulement les États-Unis, puisque toute la presse occidentale s'en faisait le relais – pour garant du respect de l'intégrité physique des hommes.

Ceci ne peut que nous amener à traiter un instant des actes de torture perpétrés dans les prisons américaines en Irak. Les autorités américaines et les médias occidentaux les qualifièrent d'« abus », ce qui constitue une tentative d'euphémisation et d'accidentalisation typique. Appliquant le sophisme d'externalisation (ce n'est ni la faute de la formation des militaires, ni celle du gouvernement), la plupart des médias jouèrent – certains (Alexandre Adler par exemple), à l'instar des bourreaux de la guerre d'Algérie, justifiant carrément ces actes par « l'état de nécessité » – le jeu des explications officielles et, donc, de l'exutoire judiciaire. Le raisonnement était : puisque que la chose est reconnue et jugée, ces actes étaient bien des abus, et non une règle générale. Ouf ! La dissonance cognitive apparue entre les croyances concernant l'État de droit et celles concernant la torture systématique, censée être le propre des dictatures, était dissoute. Or, si ces journalistes avaient pris la peine de lire les rapports du Ministre de la justice américain autorisant la torture, les rapports d'organisations internationales sur Guantanamo (où sont testées des armes non-létales et les techniques d'interrogatoire « psychologiques ») ou s'ils avaient, ultérieurement, pris le temps de lire l'ouvrage d'Olivier Le Cour Grandmaison qui décrit les guerres coloniales comme des terrains d'expérimentation administrative et militaire<sup>39</sup>, ils auraient dû admettre que ces traitements n'étaient pas des « abus ».

#### **IV. En guise de conclusion : une interprétation de la nouvelle figure de l'ennemi, le terroriste islamiste**

Il n'est pas question ici de juger ni le terrorisme ni l'idéologie du terrorisme actuel, mais de voir comment la figure qu'il constitue s'encastre dans l'imaginaire occidental postmoderne.

<sup>38</sup> ALLEG H., *La Question*, Minuit, Paris, 2002 ; à lire ou relire, absolument !

<sup>39</sup> LE COUR GRANDMAISON, OLIVIER, *Coloniser. Exterminer. Sur la guerre et l'État colonial*, op. cit., p. 22.

Évoquons en premier lieu le terrorisme. Pour les Occidentaux, le terrorisme, comme technique militaire, à l'instar des techniques de guérilla<sup>40</sup> et des tactiques de harcèlements/évitements, s'oppose à la vision « noble » et classique de la guerre (le choc et la bataille décisive), toujours plus ou moins liée à l'idée de duel, de symétrie, de *fair play*. Ensuite, cette technique brise ouvertement le mythe de la distinction entre civils et militaires (ou combattants et non-combattants), temps de paix et temps de guerre, extérieur et intérieur, front et arrière, etc. Certes, ces catégories ont déjà disparu avec les guerres dites « totales » du XX<sup>e</sup> siècle, mais l'idéal-type de la guerre respectant le *jus ad bellum* comme le *jus in bello*, limitée spatialement et temporellement, discriminatoire dans ses combats et censée accompagner l'apaisement des mœurs soi-disant amené par le système démocratique demeure, notamment au travers d'actions typiquement postmodernes de lutte contre les aspects « faibles » (enfants soldats, mines, armes chimiques, etc.) qui caractérisent les guerres de « pauvres », essentiellement non-occidentales. Ces luttes, ces chantiers d'humanisation de la guerre sont, dans l'optique progressiste, des jalons vers la guerre idéale – alors que, pratiquement, ils ont comme fonction, à l'image des hypocrites clauses sociales dans le domaine du commerce international, de déposséder les armées du « Tiers-Monde » des seules armes, donc « atouts » militaires – aussi horribles soient-ils – qu'elles peuvent se permettre, les plus dangereuses, les plus efficaces leur étant interdites et étant monopolisées par les puissants.

Mieux, pour les Occidentaux, le terrorisme vise expressément des innocents, doublement innocents d'ailleurs : innocents parce que, dans le système démocratique technicien, pour le qualifier à la manière d'Ellul, la responsabilité des actes de l'État ou des populations, partagée par le biais du contrat social, est si bien distribuée qu'elle semble complètement diluée ; innocents aussi parce que c'est durant les actions les plus banales, les plus anodines et, pense-t-on, les moins conséquentes de la vie quotidienne que le terrorisme touche.

Enfin, comme le souligne François-Bernard Huyghe<sup>41</sup>, d'une part, le terrorisme est à la fois secret, caché, masqué et mouvant ; d'autre part, il joue surtout avec la monstration, les symboles, les affects. À vrai dire, ce qu'il suscite est plus important que ce qu'il accomplit ; sa stratégie tient plus dans la représentation que dans la victoire factuelle ; il crée des valeurs avec des actes, par le fait même d'agir. L'aspect secret, caché, tapi, déguisé (les terroristes dormants) ramène à une figure telle que celle du Docteur Mabuse<sup>42</sup>, à la maladie, mais aussi à cette figure coloniale qu'était le faux-converti, souvent traître<sup>43</sup>. Que le terroriste appartienne à un réseau (une autre manière de diluer la responsabilité, soi dit en passant), qu'il circule, se rie des limites (les frontières), manipule les règles (trompe l'administration), se saisisse de valeurs comme d'outils, ne se tienne à aucune identité, tout cela en fait une figure très précisément postmoderne. On peut même dire que le terroriste est à l'idéologie ce que le tueur en série est à la consommation. La figure du terroriste succède, dans les imaginaires postmodernes, à celle du tueur en série. Comme celui-ci, il joue avec les signes, les symboles ; il retourne ses traces contre ceux qui le traque ; et, plus que lui-même, c'est l'ombre qu'il porte sur le réel qui importe.

Ce n'est sans doute pas un hasard si la figure du tueur en série, qui dominait cinéma, littérature et actualité dans les années 90 a été remplacée par celle du terroriste. Les années 90 étaient celle du triomphe (à tout le moins de la croyance dans le triomphe) de la démocratie libérale, consumériste, ludique et multiculturelle. En période de victoire du progrès, la figure du mal ne pouvait être idéologique ; elle devait être crapuleuse et avoir, au point de départ de sa logique, quelque chose d'interne, de personnel de psychologique, quelque chose qui n'avait rien à voir avec l'extérieur de l'individu : l'amour du pouvoir vu d'un point de vue individuel et le désir amoral à assouvir. Avec l'avènement de la fin de l'idéologie du développement, l'agenda axiologique du début de XXI<sup>e</sup> siècle a changé. Un attentat, très médiatiquement réussi (mais au fond un attentat parmi beaucoup d'autres) et touchant un sanctuaire symbolique du triomphe célébré a permis de réorienter les imaginaires. L'ennemi s'est re-idéologisé. Un nouveau chantier de progrès a été ouvert après la chute du communisme. Il est impossible ici de rendre compte de tous les éléments qui se sont combinés à l'époque (des intérêts industriels, géopolitiques, religieux, politiques, biopolitiques, etc.) tant il y en a. L'important était de remobiliser la société.

En ce qui concerne l'aspect islamique et arabe ou « oriental » de cette nouvelle figure de l'ennemi, nous ne nous étendons pas. Nous avons déjà évoqué la figure de l'Arabe ou de l'« Oriental » et tout ce dont elle est chargée. Quant à l'Islam, il renvoie historiquement à la perte de l'Orient chrétien, aux

<sup>40</sup>Voir CHALIAND, GERARD, *Stratégie de la guérilla*, Payot, Paris, 1994.

<sup>41</sup>Voir HUYGHE, FRANCOIS-BERNARD, *Entre Ravage et message*, [www.huyghe.fr/dyndoc\\_actu/42cd1a2e75c90.pdf](http://www.huyghe.fr/dyndoc_actu/42cd1a2e75c90.pdf) ; et HUYGHE, FRANCOIS-BERNARD, *Écran/ennemi. Terrorisme et guerre de l'information*, [www.paris-berlin-moscou.org/img/Interieur.pdf](http://www.paris-berlin-moscou.org/img/Interieur.pdf)

<sup>42</sup>Une excellente analyse de cette figure du mal est faite dans MARMIN, MICHEL, *Lang*, coll. Qui suis-je, Pardès, Puiseux, 2004.

<sup>43</sup>Voir notre article déjà cité dans Jibrile 2.

croisades, à la coupure intellectuelle opérée par les Occidentaux durant la Renaissance ou encore à l'empire ottoman, et culturellement au fanatisme, à l'idée d'une religion encore vécue comme ayant des conséquences sur la vie quotidienne, donc non sécularisée pour les Occidentaux ainsi qu'à une certaine vision des sexes et à une certaine valorisation de la tradition – en somme à un mode de vie que l'Occident veut plus que jamais voir figurer dans les musées.

Enfin, la figure du terroriste islamiste a permis de reconsidérer l'immigration, ce qui était impossible dans l'atmosphère ludico-multiculturaliste des années 90.

En somme, le terrorisme islamiste est un nouveau registre de rencontre de l'Occident et de ses vis-à-vis ; un registre qui met en scène et mélange plusieurs figures et stéréotypes coloniaux et qui s'ajoute à la tentative sophistiquée vieille de cinquante ans, laquelle consiste à opposer idéologie (quelle qu'elle soit) et bon sens (consumérisme contractualiste postmoderne).

**Frédéric DUFOING**

## **V. Bibliographie**

### **Ouvrages**

ALLEG H., *La Question*, Minuit, Paris, 2002.

ARCHER, CHIRSTON I., FERRIS, JOHN R. (coll.), *World History of Warfare*, University of Nebraska Press, Lincoln, 2002.

AUBENAS, FLORENCE, BENASAYAG, MIGUEL, *La Fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*, La Découverte, Paris, 1999.

BANCEL, NICOLAS, BLANCHARD, PASCAL (coll.), *Zoos humains. De la Vénus hottentote aux reality shows*, La Découverte, Paris, 2002.

BERNADAC, CHRISTIAN, *L'holocauste oublié. Le massacre des Tsiganes*, Éditions France-Empire, Paris, 1979.

BOURKE, JOANNA, *Le seduzioni della guerra. Miti e storie di soldati in battaglia*, Carocci, Roma, 2001

BOUTHOU, GASTON, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Payot, Paris, 1991.

CHALIAND, GERARD, *Stratégie de la guérilla*, Payot, Paris, 1994.

CICCOTTI, SERGE, *150 petites expériences de psychologie pour mieux comprendre vos semblables*, Dunod, Paris, 2004.

DELBRÜCK, HANS, *History of the Art of War, Medieval Warfare*, vol. 3, University of Nebraska Press, 1990.

DELBRÜCK, HANS, *History of the Art of War, The Dawn of Modern Warfare*, vol. 4, University of Nebraska Press, 1990.

KEEGAN, JOHN, *Histoire de la guerre. Du néolithique à nos jours*, L'esprit frappeur, Paris, 2000.

FERRO, MARC (s.d.), *Le Livre noir du colonialisme. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*, Robert Laffont.

FISCHER, GUSTAVE-NICOLAS, *La Psychologie sociale*, Seuil, Paris, 1997.

GIRARDET, RAOUL, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Pluriel, Paris, 1972.

GUEGUEN, NICOLAS, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Dunod, Paris, 2002.

JONES, ARCHER, *The Art of War in the Western World*, University of Illinois Press, Chicago, 2001.

LEMAIRE S. (s.d.), *Culture coloniale. La France conquise par son Empire. 1871-1931*, Coll. Mémoires, Autrement, Paris, 2003.

LEYENS, JEAN-PHILIPPE, *Psychologie sociale*, Hachette, Paris, 2005.

MAISONNEUVE, JEAN, *Introduction à la psychosociologie*, PUF, Paris, 1985.

MARMIN, MICHEL, *Lang*, coll. Qui suis-je ?, Pardès, Puiseaux, 2004.

MASSON, PHILIPPE, *L'Homme en guerre*, édition du Rocher, Paris, 1997.

MILGRAM, STANLEY, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, Paris, 1974.

MORELLI ANNE, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisable en cas de guerre chaude, froide ou tiède*, Labor, Bruxelles, 2001.



RUSCIO, ALAIN, *Le Credo de l'homme blanc*, Complexe, Paris, 2002.

SAID, EDWARD W., *L'Orientalisme. L'orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 1997.

SAID, EDWARD W., *Culture et impérialisme*, Fayard, Paris, 2000.

SANTOLARIA, NICOLAS, TREMEL, LAURENT (s.d.), *Le Grand jeu. Débats autour de quelques avatars médiatiques*, PUF, Paris, 2004.

SIDEBOTTOM, HARRY, *Ancient Warfare. A very short introduction*, Oxford University Press, 2004.

SIEFFERT, DENIS, DRAY, JOSS, *La Guerre israélienne de l'information. Désinformation et fausse symétrie dans le conflit israélo-palestinien*, coll. Sur le vif, La Découverte, Paris, 2002.

WATZLAWICK, PAUL (s.d.), *L'invention de la réalité. Contribution au constructivisme*, Points, Seuil, Paris, 1988.

WESTEN, DREW, *Psychologie. Pensée, cerveau et culture*, De Boeck, Bruxelles, 2000.

## Articles

ASSEO, HENRIETTE, *La construction de l'ennemi intérieur en Europe aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, [www.irmcmaghreb.org/publicat/etranger/etranger\\_chapitre3.PDF](http://www.irmcmaghreb.org/publicat/etranger/etranger_chapitre3.PDF)

BANDURA, ALBERT (coll.), *Corporate Transgressions Trough Moral Disengagement*, Stanford University, <http://ethics.bkae.hu/html/documents/Bandura.doc>

BANDURA, ALBERT, *Institutionally Sanctioned Violence*, <http://www.nospank.net/bandura.htm>

BANDURA, ALBERT, *Moral Disengagementl The Perpetration Of Inhumanities*, Stanford University, [www.des.emory.edu/mfp/BanMoralDis.pdf](http://www.des.emory.edu/mfp/BanMoralDis.pdf)

BERTHA, CARLOS, *Moral Psychology in Times of War (in progress)*, [www.usafa.af.mil/df/dfpy/CVs/Bertha/Psyhero.cfm?catname=dean%20of%20faculty](http://www.usafa.af.mil/df/dfpy/CVs/Bertha/Psyhero.cfm?catname=dean%20of%20faculty)

CIALDINI, ROBERT B., *Influence*, <http://www.rickcross.com/reference/brainwashing/brainwashing20.html>

FRESARD, JEAN-JACQUES, *Origines du comportement dans la guerre. Révision de la littérature*, CICR, octobre 2004, <http://www.cicr.org>

FRUM D., *Pourquoi les antiaméricains ont tort*, in *Courrier international*, n° 627, 7-13 novembre 2002.

HINDE, ROBERT A., PULKINEN, LEA, *Human Agressiveness and War*, 2001, <http://www.pugwash.org/reports/pac/pac256/WG1draft1.htm>

HUYGHE, FRANCOIS-BERNARD, *Écran/ennemi. Terrorisme et guerre de l'information*, [www.paris-berlin-moscou.org/img/Interieur.pdf](http://www.paris-berlin-moscou.org/img/Interieur.pdf)

HUYGHE, FRANCOIS-BERNARD, *Entre Ravage et message*, [www.huyghe.fr/dyndoc\\_actu/42cd1a2e75c90.pdf](http://www.huyghe.fr/dyndoc_actu/42cd1a2e75c90.pdf)

JOHNSON, ROBERT, *The Changing Nature of Warfare. 1792-1918. How War Became Global*, Studymates, Sumerset, 2002.

LINDEMANN, THOMAS, *Les Images dans la politique internationale : l'image de l'autre*, [www.stratisc.org/strat/strat72\\_Lindemann.html](http://www.stratisc.org/strat/strat72_Lindemann.html)

THAU, STEFAN, AQUINO, KARL, AMERICUS REED II, *Running Head : Self-Regulatory Mecanism of War*, [gsbwww.uchicago.edu/kilts/research/workshop/WorkshopPapers/reed.pdf](http://gsbwww.uchicago.edu/kilts/research/workshop/WorkshopPapers/reed.pdf)

ZIMBARDO, PHILIP, *A Situationist Perspective on the Psychology of Evil : Understanding How good People Are Transformed into Perpetrators*, 2004, [www.zimbardo.com/downloads/2003%20Evil%20Chapter.pdf](http://www.zimbardo.com/downloads/2003%20Evil%20Chapter.pdf)

